3 1761 07972325 0

[Decourty]
Lidya Seymours

PQ
1973
D27L5

IDYA-SEYMOURS,

OU

L'INJUSTE DIVORCE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES,

MÊLÉ DE CHANTS ET DE DANSE;

DECOURCY

Par M. D***.

Musique de M. QUAISIN,

Ballets de M. RICHARD.

ésenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 9 thermidor, an 10.

A PARIS,

: BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

t se vend au théâtre de l'Ambigu-Comique.

AN X. (1802.)

PQ
1973
D27L5

A MA MERE.

Lidya vous doit l'intérêt qu'elle inspire; je l'ai parée de vos vertus. Ses enfans parlent d'après mon cœur, et vous l'avez formé. Cet ouvrage est autant le vôtre que le mien, ce sont vos exemples, vos leçons et les sentimens que vous avez fait naître en moi que j'ai mis en action. Permettez que je vous en offre ce qui m'appartient : c'en est la faible partie; mais, d'un fils tendre à une bonne mère, le plus léger don n'est jamais sans prix.

PERSONNAGES. ACTEURS.

LIDYA-SEYMOURS, sous le nom de Mad. Hervey.	Mlle *Lévesque.*
Milord SEYMOURS, son mari.	*Tautin.*
CHARLES, HENRY, } leurs enfans, âgés de 15 et 16 ans	Mme *d'Acosta.* / Mlle *Planté.*
Milord BLEMER, ami de Seymours.	*Joigny.*
Sir Robert WILSON, amant rebuté par Lidya.	*Defrêne.*
FLEMING, intendant.	*Dumont.*
UN VALET,	*Caranda.*
Vassaux du lord Blemer.	
Chant. Un BARDE. *Danse.*	Mme *Rochetin.*
Messieurs *Morand et Vincent.*	Mlle *Pauline.*

La scène est dans les montagnes de l'Ecosse.

Les acteurs sont placés sur le théâtre comme ils le sont en titre de chaque scène.

LIDYA-SEYMOURS,

OU

L'INJUSTE DIVORCE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les dehors du pavillon qu'habite madame Hervey. On voit le château dans l'éloignement. A la gauche du spectateur, est un banc de gazon.

SCENE PREMIÈRE.

BLEMER, FLEMING.

BLEMER.

Je suis vraiment enchanté d'avoir fait l'acquisition de cette terre; le bon ordre qui y règne fait votre éloge, monsieur l'intendant, et le zèle avec lequel vous avez veillé aux intérêts de milady Harris, me fait desirer que vous vous chargiez aussi des miens.

FLEMING.

La réputation de bonté dont jouit milord, ne peut que me faire accepter sa proposition avec joie.

BLEMER.

Ce pays me plaît. Les usages me paraissent tenir encore des tems de Gaul et de Fingal; les mœurs se sont conservées leur première pureté. Heureux Ecossais! l'accès difficile de vos montagnes vous a sauvé de la contagion qui corrompt les villes.

FLEMING.

Ils ont appris votre arrivée, et, depuis ce moment, ils ne se sont plus occupés que de la réception qu'ils vous préparent.

BLEMER.

Je suis sensible à leur empressement. — M. Fleming, il faut que je vous consulte sur un projet qui m'occupe. — Lady Harris en mourrant, démembra cette terre...

FLEMING.

Oui, milord; elle en laissa la plus grande partie à ses héritiers naturels, de qui vous l'avez acquise, et légua l'autre à madame Hervey

BLEMER.

Et n'y aurait-il pas moyen de réunir à mes possessions, celles de madame Hervey?

FLEMING.

Je l'ignore, milord; elle ne m'a jamais laissé entrevoir le projet de s'en défaire. Elle aime la campagne, elle cherche la solitude, et cette habitation isolée, agreste, convient à ses goûts; cependant il serait possible...

BLEMER.

Tâchez de l'y déterminer, M. Fleming, je vous charge de ce soin, vous y réussirez plus aisément, puisque vous la connaissez; mais quel fut le motif qui excita à ce point la générosité de milady Harris, en faveur de madame Hervey?

FLEMING.

L'infortune et les vertus de celle-ci, milord. Madame Hervey, en perdant un époux qu'elle adorait, si l'on en juge par quinze ans de regrets, perdit, en même tems, un bien-être attaché à l'état de son mari. Restée sans la moindre ressource, elle vint chercher un asyle auprès de ma bienfaisante maîtresse; ou plutôt, milady connut à peine ses revers qu'elle s'empressa de lui tendre les bras. Madame Hervey avait un fils, et bientôt cet enfant eût deux mères. La mort seule pouvait briser les nœuds qui les unissaient; mais milady ne voulant pas que son amie eût doublement à regretter sa perte, la traita, en mourant, comme sa sœur, et Henry comme son fils adoptif. C'est ainsi que ce pavillon et la ferme qui en dépend ont passés entre ses mains. Sans ces dons, elle se trouverait aujourd'hui dans le dénuement le plus absolu.

BLEMER.

Bon Fleming, votre récit m'a singulièrement intéressé: il m'inspire le desir de connaître une femme capable d'un sentiment si vif et si durable. Que sa douleur doit être touchante!

FLEMING.

Quand elle arriva ici, nous craignîmes qu'elle n'y succomba, et sans son fils qui l'attachait à la vie, peut-être l'eussions-nous perdue depuis long-tems. La mort de milady sembla mettre le comble à ses maux; ce ne fut qu'à force de soins que nous parvînmes à calmer son désespoir. Aujourd'hui, elle conserve encore de la mélancolie; mais sa tristesse n'a rien de repoussant; le bonheur des autres, loin de la blesser, (effet trop ordinaire à ceux que le malheur accable) la soulage et la console.

BLEMER.

Vous croyez que la perte de son mari est le seul aliment d'un chagrin aussi constant.

FLEMING.

Nous ignorons, milord, si madame Hervey nous a déguisé la véritable cause de ses maux; mais s'il était vrai qu'elle les dût à l'injustice des hommes, que ses persécuteurs seraient féroces! la beauté, la vertu n'auraient donc aucun empire sur leur ame! jamais elle ne se sont montrées sous des formes plus séduisantes. — Ah! milord, j'ose répondre que lorsque vous la connaîtrez, vous renoncerez à un projet qui l'éloignerait de vous.

BLEMER.

Vous pourriez avoir raison, M. Fleming; si elle est telle, en effet, que vous me la dépeignez, je ne dois plus avoir d'autre dessein que celui de la conserver. Mais, à propos, j'attends ce soir de nouveaux hôtes; lord Seymours.

FLEMING.

Le père de cet aimable jeune homme qui arriva hier avec milord?

BLEMER.

Lui-même. Après un séjour de quatorze ans chez l'étranger, il revient aujourd'hui dans sa patrie. En quittant l'Ecosse, il me confia son fils, et c'est pour le remettre quelques instans plutôt entre ses bras que j'ai hâté mon arrivée dans ce château qui se trouve sur la route. Lord Seymours voyage avec un ami; que tout soit prêt pour les recevoir convenablement.

FLEMING.

Vous serez obéi, milord. (*Blemer sort.*)

SCENE II.

FLEMING, *seul.*

Je vois qu'on ne m'avait pas trompé sur le caractère de milord Blemer. Sa sensibilité s'est émue au récit des malheurs de Mad. Hervey. Puisse-t-elle retrouver en lui l'amitié compatissante de Lady Harris! (*On entend le son des instrumens.*) Nos montagnards seraient-ils déjà rassemblés dans les jardins?... Il me semble entendre les sons de la harpe du Barde. (*il regarde.*) Oui, ce sont eux; mais voici madame Hervey. L'intérêt qu'elle daigne prendre à moi, mérite bien que je m'empresse de lui apprendre ce qui m'arrive d'heureux.

SCENE III.

LIDYA, *sous le nom de Mad. Hervey*, FLEMING.

FLEMING.

Ah! madame, j'ai lieu d'être bien satisfait! — Je reste près de vous, et j'ai le bonheur d'appartenir à l'homme le plus respectable des trois royaumes. Milord Blemer, satisfait de l'état où il a trouvé cette terre, me continue dans mes fonctions d'intendant.

LIDYA.

Je m'en réjouis avec vous, M. Fleming. On dit de lui tout le bien imaginable, et très-probablement il le mérite. Le mal se propage si facilement, l'éloge est si rare dans la bouche des hommes, qu'on doit toujours l'envisager comme un tribut arraché par la vérité.

FLEMING.

Milord avait le projet de réunir à la terre qu'il vient d'acquérir,

la ferme que vous possédez, mais je lui ai fait connaître combien il perdrait à votre éloignement, si vous consentiez à vous en défaire, et ce souhait a sur-le-champ fait place à celui de vous conserver.

LIDYA.

Vous aurez parlé de moi trop avantageusement.

FLEMING.

Fallait-il donc lui en donner une fausse idee ? Je ne sais, mais j'augure beaucoup, pour calmer votre ennui, de la présence de milord ; elle attirera ici de la compagnie, et quoique vous en disiez, quelques distractions vous seraient nécessaires.

LIDYA.

Celles qu'offrent le monde me conviennent peu.

FLEMING.

Celles du grand monde, peut-être. Mais une société telle que celle de milord mérite d'être distinguée. Ah! j'oubliais de vous dire, ce jeune homme dont je vous ai parlé, à qui, depuis quatorze ans, il sert de mentor et de père, c'est le fils du lord Seymours.

LIDYA, *frappée.*

Le fils du lord Seymours !

FLEMING.

Eh ! oui, vous savez bien ? dont la femme, avant son mariage, était, à ce que j'ai entendu dire, très-liée avec feue ma maîtresse. Milady a dû souvent vous en entretenir. Son divorce fit assez de bruit dans le tems.

LIDYA, *avec contrainte.*

Il est vrai.... Je m'en souviens. (*à part.*) Malheureuse ! ne te découvre pas.

FLEMING, *cherchant à se rappeler.*

C'était, si j'ai bonne mémoire... c'était très-peu de tems avant votre arrivée au château. — Les uns la blamèrent, d'autres la plaignirent.

LIDYA.

Vous eussiez été de ces derniers si vous l'aviez connue.

FLEMING.

Enfin, elle fut cacher en France sa misère et sa honte.... on le dit, du moins.

LIDYA.

Et son fils est ici ?

FLEMING.

Ici, oui. — C'est le plus aimable jeune homme !... Je ne connais que votre Henry qu'on puisse lui comparer.. Ils sont déjà liés comme d'anciens amis.

LIDYA.

Ils s'aiment !

FLEMING.

A leur âge on a sitôt fait connaissance ! il ne faut qu'un moment, et depuis ce matin ils ne se sont pas quitté.

LIDYA.

Et savez-vous ?...

UN VALET, *survenant.*

M. Fleming, milord vous fait appeler.

FLEMING, *à Lidya.*

Vous voudrez bien m'excuser, madame, il faut se rendre à son devoir.

SCENE IV.

LIDYA, *seule.*

Serait-il vrai !.... je reverrais mon fils !.... il n'aurait pas suivi son père... je pourrais habiter les mêmes lieux que lui !... Tu t'en réjouis !... ah ! malheureuse mère !... gémis plutôt... Ton fils peut-être t'abhorre... il partage sans doute l'erreur et l'injustice de ton époux, il te croit un objet de mépris et d'opprobre. — Auras-tu le courage de lui laisser cette affreuse opinion ?... pourras-tu ne pas la prévenir dans son esprit s'il n'était pas encore abusé ?... Comment y réussir sans te déceler ?... Hélas ! j'étais accablée d'une foule de maux, que de nouveaux chagrins me menacent encore ! — La vue de ce fils que l'on m'a ravi sans retour, va me rendre sa privation cent fois plus douloureuse !... Il semble que le sort se fasse un jeu d'accroître mes tourmens.... On vient ; c'est Henry. Ah ! s'il se peut, dérobons-lui mon trouble.

SCENE V.

LIDYA, HENRY.

HENRY, *accourant.*

Ah ! maman, que je suis content !... Si tu savais.... Ciel !.... qu'avez-vous, ma mère ?... qu'est-il donc arrivé ?

LIDYA.

D'où te vient cet effroi ?... Est-ce la première fois que tu me vois de la mélancolie ?

HENRY.

De la mélancolie !.... Vous avez pleuré !... vous pleurez malgré vous encore. O ma mère ! tirez-moi d'inquiétude.

LIDYA.

Remets-toi, mon enfant ; de tristes souvenirs ont seuls causés ma peine.

HENRY.

Et tu t'y plais !

LIDYA.

Ta sollicitude entretient mon émotion ; reprends un front serein, tu la verras cesser.

HENRY.

Me tromperais-tu ?

LIDYA, *prenant sur elle.*

Rien n'est plus vrai. Tiens, vois, je souris.

HENRY.

Oui : dans les larmes. Ah ! console toi, console toi.

LIDYA, *faisant de nouveaux efforts.*

Allons, me voilà calme. (*Henry est attendri*) Eh bien !... tu me donnes un bel exemple ! (*elle lui prend la main.*) Henry !... Henry, il faut donc que je te console à mon tour ?

HENRY, *sanglotant.*

C'est ta faute aussi.

LIDYA.

Ça, plus d'enfantillages..... parlons raison..... quel est donc le sujet qui te donnait tant de joie tout à l'heure ?

HENRY.

Tout à l'heure ?

LIDYA.

Oui : l'aurais-tu déjà oublié ?

HENRY.

Oublié ? oh ! non.... Mais.... de quel bien pourrais-je jouir, quand je vois couler les pleurs de ma mère ?

LIDYA.

Encore !. . . Henry, tu n'es pas raisonnable. Si tu savais le mal que tu me fais ?

HENRY, *vivement et essuyant ses larmes.*

Moi ! du mal !.... Ah ! pardonne, pardonne !.... Tu sais si ton enfant voudrait agraver tes souffrances.

LIDYA.

C'est pourtant ce que tu fais ; mais n'y songeons plus. Conte-moi tes nouveaux plaisirs. Ne veux-tu pas me les faire partager ?

HENRY.

Oh ! toujours.

LIDYA.

Voyons.

HENRY, *se remettant.*

Tu sauras donc...

LIDYA.

J'écoute.

HENRY.

Tu sauras que ce jeune homme, qui arriva hier au château, m'a fait un accueil !... un accueil !... J'étais d'abord timide, embarrassé ; mais bientôt ses manières franches et affables m'ont enhardi ; et nous voilà les meilleurs amis du monde.

LIDYA, *touchée.*

En vérité ?

HENRY.

Nous avons fait des projets charmans. Nos études et nos plaisirs seront en commun : il doit m'apprendre ce que j'ignore A mon tour, il veut que je lui communique ce que je sais de l'histoire naturelle : nous avons déjà parcouru le jardin botanique ; je lui ai montré ma collection de mineraux, mes papillons, mon herbier. Oh ! je suis dans l'enchantement !... c'est qu'il est si aimable ! . . . si aimant !... (*avec importance.*) sais tu bien que c'est lord Charles Seymours !

LIDYA.

Charles Seymours ?

HENRY.

Oui vraiment. (*par réminiscence.*) Mais... ce nom de Seymours... il me semble qu'il ne m'est pas inconnu... Je crois... oui, c'est cela... Je te l'ai souvent entendu prononcer.

LIDYA.

A moi !

HENRY.

A toi. — Dans ta dernière maladie, tu le répétais avec un accent !.. oh ! c'était bien Seymours ; je ne me trompe pas.

LIDYA, *embarrassée.*

J'ai connu effectivement . . . dans ma jeunesse... quelqu'un.... qui portait ce nom... il peut se faire que dans le transport de la fièvre... mes idées...

HENRY.

Si je m'en souviens bien, tu te plaignais de ce Seymours.

LIDYA.

Cet effet du délire n'a rien de surprenant. — Revenons à ce jeune homme... T'a-t-il entretenu de sa famille dont il est éloigné ?... Regrette-t-il son père... sa mère ?

HENRY.

Je l'imagine ; car je lui crois un excellent cœur ; mais il n'en a rien dit.

LIDYA, *tristement.*

Rien dit ?

HENRY.

Non : . . . A propos !

LIDYA, *avec empressement.*

Quoi ?

HENRY.

En le voyant j'ai tout-à-coup été frappé d'un air de ressemblance.

LIDYA, *saisie.*

De ressemblance ?...

HENRY.

Avec ce petit portrait que tu me demandas le jour que tu fus si mal, et à qui tu disois des choses si touchantes, tout en lui faisant des reproches.

LIDIA.

La nature est quelquefois étonnante dans ses jeux.

HENRY, *regardant venir Charles.*

Tiens, le vois-tu là-bas ? Tu peux en juger.

LIDYA, *à part.*

C'est Seymours, lui-même.

HENRY.

N'est-il pas vrai que la ressemblance est frappante ?

LIDYA.

Frappante.

HENRY.

Il s'approche de nous ; c'est sans doute afin de t'être présenté ; car il m'a témoigné le plus grand desir de te voir.

LIDYA.

De me voir !.. (*à part*) Je succombe à mon émotion.

HENRY.

Le voilà.

LIDYA.

Dieux !... je chancelle... Henry... soutiens moi. (*Elle tombe évanouie sur le banc de gazon.*)

SCENE VI.

HENRY, LIDYA, CHARLES.

HENRY.

Que vois-je !... ma mère!... de grace, milord, aidez-moi, secourons-la.

CHARLES.

Quelle pâleur !

HENRY.

Mon dieu ! comment la soulager ?

LIDYA, *pousse une plainte prolongée, et regarde Charles avec égarement.*

Ah ! !!

CHARLES.

Elle r'ouvre les yeux. (*Lidya saisit la main de Charles, qui la soutient et la presse contre son sein.*) Elle me serre avec force.

LIDYA.

Mon fils !...

HENRY, *croyant être l'objet de cette exclamation.*

Lui seriez-vous rendue ! Ah ! vivez, vivez pour lui. (*Lidya, revenant à elle, quitte la main de Charles avec un mouvement précipité et s'appuie sur Henry.*

CHARLES.

Rassurez-vous, Henry, je la crois plus calme

HENRY, *à Lidya.*

Est-il bien vrai ?

LIDYA.

Oui... mon ami.

HENRY, *se jetant dans ses bras.*

Ah ! maman.

LIDYA.

Pauvre enfant !... comme il est agité.

HENRY, *à part.*

Quel tableau déchirant cet instant vient de me présenter ; faudrait-il un jour lui survivre ?... O mon dieu ! fais que je la précède auprès de toi.

LIDYA.

Dissipe une impression sinistre, mon Henry, le ciel nous conservera l'un pour l'autre. (*à Charles*). Pardonnez, milord, il m'aime, et cet accident l'a frappé. Je vous prie de n'être point choqué....

CHARLES.

Choqué ! moi, madame ! vous me jugerez mieux à l'avenir, je l'espère. Ah ! si la mort ne m'eût point enlevé ma mère, c'est ainsi que je l'aurais aimé.

LIDYA, *à part.*

Quelle épreuve !

HENRY, *passant près de Charles.*

Vous l'avez perdue ?

CHARLES.

J'avais à peine un an, m'a-t-on dit, lorsqu'elle me fut ravie. Hélas ! j'éprouvai le malheur avant de me connaître.

LIDYA, *à part.*

O contrainte pénible ! il me regrette, et je suis près de lui.

HENRY, *à Charles.*

Mon sort est encore plus à plaindre que le vôtre ; je n'ai pas même reçu les derniers embrassemens de mon père ; lorsque je vins au jour, il n'existait déjà plus. (*Remarquant le trouble de sa mère, qu'il attribue aux tristes souvenir qu'il lui rappelle.*) Je vois ma faute ; excuse-moi.

LIDYA, *à part.*

L'occasion est favorable, saisissons-la. En éclairant Henry sur la cause de mes chagrins, prévenons dans l'ame de son frère l'effet des calomnies dont on voudra noircir un jour sa malheureuse mère.

HENRY, *à Lidya.*

J'ai renouvelé tes regrets ?

LIDYA.

Il est vrai, mon ami, et ces regrets sont plus cuisans que tu ne penses. Apprends enfin quelle en est l'étendue. Ce serait faire injure à ta raison, à ton attachement qui t'a fait constamment partager ma douleur, que de t'en dérober plus long-tems le véritable objet.

CHARLES, *veut sortir.*

Je me retire.

LYDIA, *l'arrêtant, vivement les premiers mots.*

Restez milord... je vous en prie.

CHARLES.

D... secrets aussi importans...

LYDIA.

Je n'en veux point avoir pour vous. — La sensibilité que vous avez laissé paraître, votre bienveillance pour mon fils, le besoin qu'il aura peut-être un jour de votre amitié; je dirai même aussi le fruit que vous pouvez recueillir du récit de mon infortune; tout m'engage à m'expliquer devant vous. Milord, n'oubliez jamais ce que vous allez entendre, afin de vous tenir en garde contre les discours et la méchanceté des hommes. J'en suis un exemple effrayant.

HENRY.

Que vais-je apprendre!

LIDYA, *avec force.*

Mon fils, votre père que vous croyez privé du jour, n'est mort que pour vous et pour moi... Le divorce a mis entre nous et lui une barrière horrible. — Je ne sais quel démon jaloux de mon bonheur, du sien, (jusqu'alors je croyais l'avoir fait) détruisit en un instant le charme de ma vie. Soudain, le soupçon prit la place de la confiance, le mépris, celle du tendre amour. Ne sachant à quoi attribuer cet affreux changement, sans oser en demander la cause. Je m'efforçais de le faire cesser, en opposant la douceur à l'injustice, les caresses aux excès de la fureur. Je me flattais de réussir enfin, par ma persévérance. Vain espoir!... Les témoignages de la passion la plus vraie, furent taxés d'infame hipocrisie, et mon époux, en me montrant des lettres, un portrait qui ne m'avait jamais appartenu, mais que l'adresses des monstres acharnés à me nuire, avait fait trouver parmi mes papiers; mon époux, dis-je, s'appuya de ces preuves, pour justifier sa rigueur, et m'accuser publiquement. Je fus traînée devant les tribunaux... je n'avais pour m'y défendre, que les sermens de l'innocence; ils ne furent point écoutés; et celle qui par sa conduite et ses sentimens, méritait les titres d'épouse et de mère, se vit honteusement condamnée, et frustrée pour jamais des droits que lui donnaient l'amour et la nature.

HENRY.

O ciel!... Et vous ne pûtes démontrer la fausseté de ces lettres?

CHARLES.

Qui donc les avait écrites?

LIDYA.

Elles paraissaient être de la main d'un jenne parent avec lequel j'avais été élevée, et pour qui j'avais l'attachement d'une sœur. Le fatal portrait était aussi le sien; mais je ne croirai jamais qu'il

se soit prêté a de semblables horreurs. Sa mort prématurée m'enleva tout moyen de justification : ce coup inattendu fut peut-être porté par les tigres que rien ne retenait pour consommer ma perte.

HENRY.

Oh ! maman, que ta douleur est juste !

LIDYA.

C'était pour toi que je souffrais le plus, mon cher Henry. Envisagé comme un fruit de mon prétendu crime, tu fus enveloppé dans ma proscription ; le lait dont je te nourrissais alors, se tarit dans mon sein, et bientôt je n'eus plus que des larmes pour t'abreuver. Née de parens sans fortune, et que la mort m'avait ravi depuis long-tems, si l'amitié ne m'eut tendu une main secourable, si ses consolations n'avaient point adouci l'âcreté de mes maux, c'en était fait, l'excès du désespoir eut terminé mon existence.

CHARLES.

Quoi ! votre époux sût vous frustrer des droits que la loi vous donnait à ses biens ?

LIDYA.

Non, milord, il m'offrit ce que m'accordaient les lois ; une femme coupable eût peut-être accepté ; (*avec dignité*) mais la fierté sied à la vertu qu'on opprime ; je ne voulus rien lui devoir. De tous les biens auxquels j'aurais pu prétendre, je ne désirai, je ne regrettai que mon fils aîné, qu'il garda près de lui.

CHARLES.

Et vous n'avez jamais cherché à revoir ce fils, allarmé de la conviction de votre innocence pour la défense d'une cause aussi chère à tous deux.

LIDYA.

Eh ! milord, ne devais-je pas croire, qu'instruit dès son enfance, de la faute que l'on m'inpute, il ne fut porté plutôt à me haïr, à m'accuser qu'à me défendre.

CHARLES, *avec feu.*

Vous connaître, et vous haïr, madame !... Ah ! si son ame ressemble à la mienne, si je juge de l'impression que lui feraient vos discours, par celle qu'ils m'ont faite, croyez qu'après vous avoir entendu, l'Univers entier chercherait en vain à vous ôter son estime et sa tendresse.

LIDYA, *à part.*

Puis-je me contenir !...

CHARLES, *avec indignation.*

Votre époux est à mes yeux...

LIDYA, *l'interrompant.*

N'achevez pas, milord, sans les conseils des méchants, sans leurs trames perfides, il eût toujours été le même pour moi. Jamais, avant cette funeste époque, je n'eus à former contre lui la plus légère plainte.

CHARLES.

Vous le disculpez !... tandis qu'il n'a pas craint...

LIDYA, *l'interrompant.*

Encore une fois, milord, n'en dites pas de mal... si vous le connaissiez... vous seriez moins sévère.

CHARLES.

J'aurai peine à la croire.

HENRY, *les larmes aux yeux.*

Hélas ! maman, quai-je appris !...

CHARLES.

Henry, mon ami, ne vous désolez pas... voyez Charles prêt à supporter la moitié de vos peines... regardez-le comme le frère qui vous est ravi. Aimez-le de même, vos sentimens seront bien partagés.

LIDYA, *joignant leurs mains avec transport.*

Ah ! oui . . . oui . . . ayez l'un pour l'autre l'amitié de deux frères.

CHARLES.

Pour la vie.

HENRY.

Que cela m'est facile !

LIDYA.

C'est un lien si plein de charmes !

CHARLES, *avec sensibilité.*

Ah ! madame, combien j'embitionnerais une faible partie de l'affection que vous avez pour Henry ; qu'il est heureux de s'entendre appeller votre fils !... Hélas !... je n'ai plus de mère... vous avez perdu l'un de vos enfans... ah ! pour tromper nos regrets communs, donnez-moi quelquefois ce doux nom, mon cœur saura le mériter.

LIDYA.

Menagez ma sensibilité, mon fils. (*changeant de ton.*) Mon fils est de votre âge... les rapports que je trouve entre vous et lui...

CHARLES.

Puissent-ils vous faire illusion !

LIDYA, *hors d'elle-même.*

Ils me transportent ! et je... (*à part.*) Je m'égare. (*haut.*) Terminons cet entretien... le souvenir de mes revers... m'a vivement émue. . . J'aurais besoin d'un peu de solitude. . . Vous voilà le dépositaire de mon secret, milord, je crois l'avoir bien placé ; oui, je suis persuadée que je n'aurai point à me repentir de ma confiance ; et j'ose espérer que l'on ferait de vains efforts pour changer l'opinion que vous avez de moi.

CHARLES.

Soyez-en bien certaine. Oui, madame, je croirai m'acquitter d'une dette sacrée, chaque fois que je pourrai rendre hommage à

votre innocence. Adieu, mon cher Henry, ne tardons pas a nous revoir.

HENRY.

Adieu, Charles... mon cher Charles.

CHARLES.

Adieu.

(*Henry veut le reconduire. Charles le ramène dans les bras de sa mère, et semble lui dire, si je pouvais occuper cette place, je ne la quitterais jamais.*)

SCENE VII.

LIDYA, HENRY.

HENRY.

Maman, faut-il te parler sans détours?

LIDYA.

Sur quel sujet ?

HENRY.

Sur ce qui vient de se passer. — Je ne sais si mon imagination exaltée va trop loin ; mais, plus j'y réfléchis, plus il me semble que toutes les probabilités viennent à l'appui de mes conjectures, tout étonnantes qu'elles me paraissent.

LIDYA.

Parles.

HENRY.

Tu me le permets ?... je ne risquerai donc pas de te déplaire en cherchant a pénétrer ce que tu m'as caché ?

LIDYA.

Parles, je te l'ai dit.

HENRY.

Eh ! bien : ce nom de Seymours que porte Charles, et que tu répétais si souvent, ce portrait qui lui ressemble, ton trouble en lui parlant, ta confiance alors plus expansive, cet évanouissement dont il était peut-être la cause, et plus encore, ce que j'éprouvais en l'écoutant. Tout se réunit pour me faire voir en lui, mon frère, ce fils que tu regrètes.

LIDYA, *gravement, après un instant de réflexion.*

Le malheur a muri ta raison avant les années ; je le sais mon ami. Ton attachement te donne des droits à ma confiance ; mais, connais-tu bien les engagemens inviolables que l'on contracte en apprenant le secret d'autrui ?

HENRY.

Je les connais ; je les respecterai. Ah ! ma bonne maman, ne m'afflige pas par un refus ! ... Si un hasard heureux m'a rendu mon frère, n'imites pas mon père, en m'en privant une seconde fois.

LIDYA, *après avoir balancé.*

Je voudrais en vain te cacher la vérité ; mon agitation, la nature en t'éclairant me trahiraient. — A qui dois-je enfin me confier plutôt qu'à toi ? oui, mon cher Henry, Charles est ton frère.

HENRY, *transporté.*

Mon frère !... je conçois maintenant ce pouvoir irrésistible qui m'entraînait vers lui.

LIDYA.

Formés du même sang, nouris du même lait, et dans cet âge où le cœur est ouvert aux sentimens les plus tendres, il faudrait s'étonner, si la nature ne vous eut point unis dès le premier instant.

HENRY.

Ah ! Charles, quel plaisir je vais goûter à te nommer mon frère.

LIDYA.

Que dis-tu, mon ami !... c'est avec lui, sur-tout qu'il faut observer le plus profond silence.

HENRY.

Quoi ! tu renoncerais au bonheur de rassembler tes deux enfans dans tes bras, de vivre au milieu d'eux ?

LIDYA.

Hélas !... il ne m'est pas permis de l'espérer, sans blesser le cœur de mon époux.

HENRY.

O mon dieu !... sommes nous assez à plaindre !

LIDYA.

Si Charles apprend qu'il me doit le jour, que notre retraite au moins soit inconnue.

HENRY.

Tu quitterais ces lieux ?

LIDYA.

N'en sens tu pas la nécessité ?

HENRY.

Je sens mieux encore le sacrifice que tu vas faire ; je sens aussi qu'il est bien cruel de renoncer à l'espoir de fléchir un jour mon père. En restant ici, un rapprochement vraisemblable, nous offrirait l'occasion de le tenter.

LIDYA.

Ce serait inutilement. Crois-en mon expérience ; tous les traits se sont émoussés contre lui... mais, tu nous survivras, mon ami ; tu pourras te réunir à ton frère. Je viens de travailler pour toi ; peut-être en recueilleras-tu le fruit ; c'était mon vœu le plus cher en agissant ainsi.

HENRY.

Ah ! maman, que vient tu de me dire ? —— Ne parlons plus de cette réunion, s'il faut l'acheter à ce prix.

LIDYA.

Tu t'éfarouches trop aisément. — Mais songeons au présent : mon ami, vas dire à monsieur Fleming, que j'acquiesse au desir qu'à témoigné milord Blemer d'acquérir la ferme dont je jouis, et que j'attends ses propositions avec empressement.

HENRY.

Déjà ?

LIDYA.

Mon départ n'en sera point hâté, et cette précaution peut prévenir un retard dont je dois redouter les effets.

HENRY, *tristement.*

Tu le veux, il faut bien obéir. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LIDYA, *seule.*

Oui, partons : quoiqu'il en puisse coûter à mon cœur ; tout l'ordonne, et je dois me soumettre. — O bonne Lady Harris ! si, du séjour éternel que tu habites, tes regards s'abaissent sur ton amie, combien tu dois gémir à la vue des pénibles épreuves que le sort lui fait subir encore. Tu voulus la mettre à l'abri de toute atteinte. (*d'un air sombre.*) Il fallait donc laisser éteindre sa vie et la descendre au tombeau. Ah ! c'est seulement dans ce dernier asyle qu'elle pourra trouver le calme et la paix. — Mais voici Charles et Henry ! pourquoi ce retour précipité ?

SCENE IX.

LIDYA, CHARLES, HENRY, UN BARDE, Troupe de Montagnards.

CHARLES.

Que m'apprenez-vous, Henry ! je ne puis croire à ce départ.

HENRY.

Je voudrais, comme vous, pouvoir en douter.

CHARLES.

Ne pourrait-on changer ses desseins ? (*Aux montagnards.*) Mes amis, joignez vos efforts aux miens, pour déterminer votre bienfaitrice à rester parmi nous.

LIDYA.

Il suffirait du desir que j'en ai, milord, s'il m'était permis de l'écouter.

CHARLES.

Qui peut s'y opposer ?... Quelle raison subite a fait naître ce projet ? Dois-je penser que notre arrivée...

LIDYA, *l'interrompant.*

Qu'allez-vous dire, milord ! votre présence m'est plus chère que vous n'imaginez.

HENRY, *montrant les montagnards qui donnent des signes de tristesse.*

Maman, voyez comme ils vous aiment.

CHARLES.

Et vous voulez partir.

LIDYA, *aux montagnards.*

Consolez-vous, mes chers enfans; ce n'est pas pour toujours que je vous quitte. (*bas à Henry*). Henry, qu'avez-vous fait? Pourquoi troubler la joie de cette journée.

CHARLES.

Il vous est facile de la faire renaître; donnez-nous l'espoir de vous conserver: éloignez du moins le terme de cette séparation.

LIDYA.

Eh bien, milord, je m'y engage, à moins que de trop puissans motifs ne s'y opposent.

CHARLES.

Ah! je renais à la gaîté. (*aux montagnards.*) Rassurez-vous, bonnes gens; et par vos jeux, dissipez la tristesse de celle qui vous servit de mère. Jeune Barde, à l'exemple d'Ossian, chante la vertu; cela te sera facile; (*En montrant Lidya.*) le modèle en est sous tes yeux.

LE BARDE, *s'accompagnant de la harpe.*

Premier couplet.

Ce jour appartient au bonheur,
Bannis tout souvenir funeste.
(*Lidya lève les yeux au ciel et soupire.*)
Un tendre époux manque à ton cœur,
Ce triste soupir nous l'atteste.
Mais tu dois calmer ta douleur,
En songeant au fils qui te reste.

(*Lidya, entre ses deux enfans, les regarde alternativement; enfin, elle presse Henry sur son sein.*)

Ce jour appartient au bonheur,
Bannis tout souvenir funeste.

Second couplet.

Dieu juste, sèche enfin ses pleurs;
Sur la terre elle est son image.
Si nous éprouvons des malheurs,
Sa bienfaisance les soulage.
Faut-il de nos consolateurs,
Que la douleur soit le partage.
Dieu juste, etc.

(*Charles, Henry et les montagnards conduisent Lidya chez elle.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin anglais ; au fond sont des rochers ; sur le devant, des bosquets ornés de vases et de statues ; à droite du spectateur, est un banc de verdure sous une voûte d'arbustes en fleurs.

SCENE PREMIERE.

HENRY, CHARLES.

CHARLES.

Quoi ! mon cher Henry, votre mère persiste à vouloir nous quitter ?

HENRY.

Ah ! Charles, j'en suis désespéré !

CHARLES.

Nos charmans projets...

HENRY, *l'interrompant.*

Sont détruits ; mais notre amitié...

CHARLES, *l'interrompant.*

Subsistera autant que nous-même.

HENRY.

Cependant, dois-je penser que Charles, éloigné de son ami, et distrait par tant d'objets différens, ne l'oublira jamais ?

CHARLES.

Votre doute m'offense, Henry ; je n'en concevrais pas un semblable à votre égard.

HENRY.

Ah ! vous auriez bien raison.

CHARLES.

Rendez-moi donc aussi justice.

HENRY.

Ma position est si différente de la vôtre ! — Seul avec mon cœur, n'ayant d'autres bonheur que celui d'y nourrir un sentiment si cher !...

CHARLES, *l'interrompant.*

Me serait-il moins cher qu'à vous ?

HENRY.

Oui... Charles... il n'est pas possible que vous l'éprouviez au même degré.

CHARLES.

Je croyais, dès aujourd'hui, vous avoir persuadé le contraire. Avez-vous oublié que je vous ai juré l'attachement d'un frère ?

HENRY.

Vous m'aimeriez toujours comme un frère ?

CHARLES.

Toujours.

HENRY.

Eh bien, Charles, je le crois : j'en reçois la promesse. Et moi aussi, j'aurai pour vous l'amitié d'un frère, d'un frère bien tendre !... quelque jour vous le reconnaîtrez... (*à part*) Insensé ! où me laissai-je entraîner !...

CHARLES.

Il faudrait être ennemi de soi-même, pour se refuser aux jouissances qui suivent la durée d'une affection réciproque. Nous nous rapprocherons sans doute un jour, et quelle douceur de se retrouver, de vivre réunis !

HENRY, *avec feu.*

Ah ! oui, j'ose me flatter que cette réunion ne sera point une chimère. (*soupirant.*) J'aurai souvent besoin d'y penser, pour calmer les regrets de l'absence.

CHARLES.

Je saurais bien mauvais gré à milord Blemer, de vouloir acquérir cette ferme, si je croyais que sa proposition dut avancer votre départ.

HENRY.

Non, Charles, rassurez-vous ; il est indépendant de cet arrangement.

CHARLES.

Ah ! ne m'en dites pas l'époque, je ne veux pas la connaître.

HENRY.

Je l'ignore moi-même. Puisse-t-elle être encore éloignée.

CHARLES.

Mettons au moins à profit tous les instans qui nous restent. Quittons-nous le moins possible.

HENRY.

Pourrais-je maintenant goûter d'autre plaisir que celui d'être auprès de vous ?

CHARLES.

J'apperçois milord Blemer.

HENRY.

Je vous laisse avec lui ; mais ce ne sera que pour un moment, si je puis disposer de moi.

CHARLES.

Tâchez que cela soit ainsi.

HENRY.

Rapportez-vous-en au desir que j'en ai. (*il sort*).

SCENE II.

CHARLES, *seul.*

Combien cette séparation m'afflige !... Je trouve cependant à cet état de tristesse un attrait que n'avait point pour moi le calme où j'étais hier... Si l'amitié donne des charmes aux peines, qu'ajoute-t-elle donc aux plaisirs ?... Ne pourrais-je l'éprouver ? le bonheur d'en jouir ne s'est-il offert que pour m'être aussitôt enlevé ? Mais voici lord Blemer.

SCENE III.

CHARLES, BLEMER.

BLEMER, *d'un air soucieux.*

Charles... je te cherchais.

CHARLES.

Moi, milord ?

BLEMER.

Oui, mon ami. Il faut... que je te parle... (*à part.*) Aurais-je le courage de troubler, de flétrir cette âme paisible et pure.... Qu'il m'en coute !...

CHARLES.

Vous paraissez souffrir, milord ?

BLEMER.

Ah ! cruellement.

CHARLES.

Suis-je l'objet de votre sollicitude ?

BLEMER, *avec sensibilité.*

Oui, Charles ; il faut bien te le dire. — Je vais porter à la paix dont tu jouis une atteinte terrible. L'arrivée prochaine de ton père me force à te découvrir des choses que je t'ai cachées jusqu'ici avec un soin extrême. Les ignorant, tu pourrais, par des discours dont tu ne sentirais pas la conséquence, lui déchirer le cœur quand tu croirais lui causer de la joie. Je ne puis donc plus t'en dérober la triste connaissance.

CHARLES, *saisi.*

Je frémis malgré moi.

BLEMER, *plus gravement.*

Rassembles tes forces, mon ami ; rappelles-toi mes fréquentes leçons sur l'honneur ; ne le fais consister qu'en ce qui t'es purement personnel. Elève ton esprit au-dessus des préjugés : cet effort de ta part est nécessaire. Tes résolutions seront mises à une épreuve pénible.

CHARLES.

Ah ! parlez, parlez ; terminez mon incertitude.

BLEMER.

Souvent je vis couler tes pleurs sur la mémoire de ta mère.

CHARLES.

Eh bien ?

BLEMER.

C'était sur son déshonneur qu'ils devaient être répandus.

CHARLES, *se couvrant le visage de ses mains.*

Ciel !

BLEMER.

Elle existe ; mais souillée d'une tache honteuse.

CHARLES.

Ma mère ?

BLEMER.

Il est trop vrai : son infidélité à ses devoirs d'épouse arma la sévérité des lois, elle en fut frappée, et depuis l'arrêt qui la sépara de ton père et de toi, nous ignorons son sort.

CHARLES, *douloureusement.*

Malheureux! tu ne pourras donc plus, sans rougir, penser à celle à qui tu dois le jour.

BLEMER.

De la fermeté, mon ami, résiste à ce choc.

CHARLES.

Eh ! le puis-je ; il m'attère.

BLEMER, *avec sentiment.*

Vas, tu n'es pas seul à le ressentir.

CHARLES, *les larmes aux yeux.*

Ah! je le sais : vous aimez trop le pauvre Charles pour ne pas le plaindre, et votre pitié ne ressemble pas à celle de tant de gens qui ne feindront ce sentiment que pour avoir lieu de l'humilier, en rappellant les écarts de sa mère. — Vous la connaissiez ?

BLEMER.

Jamais je ne la vis : ma liaison avec ton père ne datte que de ses malheurs, et c'est par les récits qu'il m'a faits...

CHARLES, *avec feu.*

Ah ! rapportez-les moi, rapportez-les moi tous, n'oubliez rien, j'y trouverai peut-être la source de quelques doutes.

BLEMER.

Que me demandes-tu ?

CHARLES.

Aurait-elle avoué sa faute ?

BLEMER.

La plus coupable en convient-elle jamais ?

CHARLES.

Souvent aussi l'on accuse injustement la vertu. Les juges sont des hommes, et vous m'avez appris que l'homme est sujet à l'erreur.

BLEMER.

Hélas ! des preuves incontestables...

CHARLES, *l'interrompant.*

Dieux !

BLEMER, *continuant.*

Ne leur permirent pas de croire à ses sermens. Des lettres, un portrait, vinrent confirmer les dépositions qu'on avait faites contre elle.

CHARLES.

Des lettres !... un portrait !... quels rapports étonnans ! achevez, ces lettres étaient d'un parent, d'un ami de l'enfance ?

BLEMER, *surpris, à lui-même.*

Qui peut l'avoir instruit !

CHARLES.

Ce portrait était aussi le sien ?

BLEMER, *de même.*

D'où sait-il !...

CHARLES.

Il serait possible !... j'eus un frère ?

BLEMER.

Charles, vous m'étonnez.

CHARLES, *avec explosion.*

J'ai retrouvé ma mère !

BLEMER.

Votre mère ?

CHARLES.

Je n'en saurais douter, et je cours...

BLEMER, *le retenant.*

Arrêtez ; expliquez-vous.

CHARLES.

Croyez qu'elle est innocente : ah ! bien innocente.

BLEMER.

Vous l'auriez vue ?

CHARLES.

Sans la connaître ; mais c'est elle, c'est ma mère ! mon cœur ému me le disait ; quoi ! je n'ai pas su comprendre son langage. Ah ! laissez-moi voler....

BLEMER.

Je m'oppose à vos pas, Charles ; songez-vous aux suites que cette démarche peut avoir ? Eclairez-moi d'abord sur cet étrange évènement.

CHARLES.

Ce matin, son désordre... ses discours... ce départ...

BLEMER.

Ce serait madame Hervey ?

CHARLES.

Elle-même : ô bonheur ! milord, la voilà qui s'avance.

BLEMER.

Charles, si j'ai sur vous quelque empire, c'est dans cette oc-

casion que je le reclame. Eloignez-vous ; laissez-moi seul avec elle, et ne revenez que de mon aveu.

CHARLES.

Qu'ordonnez-vous !

BLEMER.

Il le faut.

CHARLES.

Je n'aurais jamais cru qu'il dût m'en coûter autant pour suivre vos avis.

BLEMER.

Ils ont votre bonheur pour but ; autant il serait affreux de repousser votre mère, autant il serait imprudent de vous livrer inconsidérément aux emportemens de votre tendresse. Cet entretien m'apprendra si je dois partager l'opinion que vous avez pris d'elle.

CHARLES.

Vous la partagerez, milord ; il ne faut que l'entendre.

BLEMER.

Puisse-t-elle être digne de rentrer dans ses premiers droits ! Vas, mon ami.

CHARLES.

C'est aller au supplice. (*regardant venir Lidya*) O ma bonne mère !... quand ton fils se sentira-il pressé sur ton sein.

BLEMER, *sévèrement et avec inquiétude.*

Charles !...

(*Charles fait quelques pas pour se retirer ; il revient à la vue de Lidya, et ne peut résister au desir de lui baiser la main. Il sort ensuite.*)

SCENE IV.

LIDYA, BLEMER.

BLEMER.

Ce jeune homme partage déjà les sentimens de tous ceux qui vous connaissent, madame.

LIDYA.

Il a profité de vos leçons, milord; il voit le malheur des mêmes yeux que vous.

BLEMER.

Vous avez tant d'autres titres pour intéresser, qu'on voudrait pouvoir vous faire oublier celui-là.

LIDYA.

Je me rendais au château, milord.

BLEMER.

J'aurais été mortifié de me voir prévenu.

LIDYA.

Fleming a du vous annoncer de ma part, une adhésion sans réserve aux propositions que vous voudrez me faire. Convaincue

de votre équité, milord, il me suffira de connaître vos intentions, pour y souscrire.

BLEMER.

Tant de confiance...

LIDYA, *l'interrompant.*

N'est qu'un acte de justice.

BLEMER.

Ce témoignage de votre estime est pour moi d'un grand prix. Oui, madame; Fleming m'a parlé, à l'égard de la ferme dont vous voulez vous défaire; j'avais d'abord songé moi-même à vous prier de me la céder; mais ce qu'il m'a dit de vous, et les éloges naïfs de tous les habitans de cet endroit, m'avaient beaucoup détourné de ce projet. Votre présence achève de me faire sentir, combien il me serait désavantageux de conclure un tel arrangement.

LIDYA.

Détrompez-vous, milord, ma perte est bien peu de chose. Après une si longue retraite, je me trouverais déplacée dans le monde. L'obscurité convient seule à mon infortune.

BLEMER.

Vous ne seriez déplacée nulle part, j'en suis persuadé; et quant à votre agrément personnel, la liberté dont on jouit à la campagne en serait le garant; on s'y rapproche plus particulièrement des personnes dont le caractère simpathise avec le nôtre. Tel aime à se livrer à la mélancolie, qui, trouvant un compagnon d'infortune, s'isole et soupire avec lui. Ils ont raison tous les deux; est-il d'autres plaisirs que ceux que nous pouvons goûter. Vous, par exemple, madame, qui regrettez votre époux, vous pourrez voir ici, ce soir, un mari dont la douleur a le même motif que la vôtre. Lord Seymours.

LIDYA, *frappée.*

Lord Seymours!

BLEMER, *l'observant.*

Vous serait-il connu?

LIDYA, *allarmée.*

Il arrive aujourd'hui?

BLEMER.

Peut-être à l'instant où je vous parle. (*à part.*) C'est elle. (*haut.*) Je l'attend à chaque minute.

LIDYA, *troublée, à part.*

Ne nous trahissons pas.

BLEMER.

Eh bien!... d'après ce charme irrésistible qu'éprouvent deux malheureux, à la vue l'un de l'autre; ce besoin de partager leurs peines. Vous conviendrez que des rapports de situation aussi marqués qu'ils le sont entre vous et lord Seymours... ne pourraient manquer leur effet.

LIDYA, *prenant sur elle.*

L'accueil honorable que je reçois de vous, milord, serait bien fait pour changer mes résolutions, si mes desirs en étaient la règle ; mais il est des circonstances impérieuses, qui ne nous laissent pas maîtres de nos volontés. Celle où je me trouve est de ce nombre. Je vous supplierai donc, milord, si mon offre vous convient, de terminer avec moi le plutôt possible.

BLEMER.

Quoi, rien ne pourrait changer vos desseins ?

LIDYA.

Ils sont invariables.

BLEMER.

Bien certainement ?

LIDYA.

Je vous l'ai dit, milord.

BLEMER.

Je n'imaginais pas, qu'en faisant cette acquisition, mes vrais intérêts seraient aussi lézés ; mais, puisque rien n'est capable de vous retenir, il faut bien se rendre. Voyons, madame.

LIDYA, *à part.*

Je n'y puis résister.

BLEMER, *à part.*

L'atteinte était sûre.

LIDYA, *avec embarras.*

Milord, vous parliez de lord Seymours... Je connais beaucoup quelqu'un à qui ses démarches et ses sentimens ne peuvent être indifférents... Un mot qui le concerne ?

BLEMER.

Je suis prêt à répondre.

LIDYA.

Quel est l'objet qui le rappelle en Ecosse ?

BLEMER.

Son fils.

LIDYA, *timidement.*

Lui seul ?

LEMER.

Lui seul.

LIDYA.

Sa malheureuse épouse ne doit donc jamais espérer de justice ?

BLEMER.

De justice ?... il l'a lui a faite.

LIDYA.

Justice !... ah ! dieux !

BLEMER.

Sa faute n'a-t-elle pas été prouvée ?

LIDYA, *se laissant emporter.*

Ce n'est pas à ses yeux qu'elle aurait dû l'être. — Un juge ne voit que le crime ou véritable ou faux; des apparences trompeuses déterminent son arrêt; il condamne : ou doit excuser son erreur. Mais malheur à l'époux qui, n'ayant d'autres preuves de l'infidélité de sa femme, que des témoignages muets et susceptibles de fausseté, au lieu d'approfondir son cœur, la condamne sur l'accusation d'autrui, quand ses actions, ses sentimens, quand tout ce qu'il a vu la justifie. (*à part.*) Ayons de la prudence. (*haut.*) Il suffit, milord... je suis assez instruite.

BLEMER.

Vous avez excité ma curiosité. Pardonnez, madame; puis-je vous faire à mon tour une simple demande? connaissez-vous bien celle dont vous parlez?

LIDYA.

Aussi bien que moi-même.

BLEMER.

Et vous la croyez injustement punie?

LIDYA.

Oh! bien injustement!... Si vous saviez, milord, combien sa conduite est irréprochable!... Gardez-vous de croire aux récits infamans qui semblent la noircir; ce sont les œuvres de la méchanceté. Un jour, peut-être, un jour le ciel la vengera de ses lâches calomniateurs, il dévoilera leurs forfaits.

BLEMER.

Tant d'énergie pour sa défense...

LIDYA.

Ne doit pas vous surprendre, milord. Son innocence est en droit de l'exiger; elle ne peut manquer aussi d'ambitionner votre estime : irais-je la trahir?... assez d'autres, sans moi, s'empresseront à remplir cet office.

BLEMER.

Ses soupçons ne sont donc arrêtés sur personne?

LIDYA.

Pardonnez-moi, milord; mais Lidya, victime elle-même des soupçons, sentit qu'il ne suffisait pas d'en concevoir pour frapper un coup mortel. La crainte de commettre une injustice, l'empêcha de rendre les siens publics; elle se crut cependant obligée de les découvrir à son époux; mais il refusa constamment de la voir, de l'entendre, et de lire aucun écrit de sa main.

BLEMER, *vivement.*

Voulez-vous servir votre amie, madame?

LIDYA.

Si je le veux!

BLEMER.

Vous paraissez connaître ses plus grands secrets; laissez-moi seulement en pénétrer assez pour appuyer vos discours, et vous trouverez en moi son plus ardent défenseur.

LIDYA.

Dois-je me permettre ce qu'elle s'est interdit ? n'ayant que des indices, elle a gardé le silence.

BLEMER.

La publicité qu'il eut fallu leur donner devant les tribunaux, l'a sans doute arrêtée ; mais elle se fut confiée à l'ami de son époux, elle eut pensé qu'il pouvait le ramener par cette conviction de sentiment que la vérité porte au fond du cœur, quoique dénuée de preuves. Ah ! parlez, madame ; je vous en conjure en son nom.

LIDYA, *résistant.*

Milord...

BLEMER.

Votre discrétion lui fait tort, madame.... on pourrait croire bonne opinion peut fondée.

LIDYA.

Vous penseriez !...

BLEMER.

Négliger cette occasion de lui rendre le bonheur, serait presque avouer qu'elle mérite peu d'y prétendre.

LIDYA.

O ciel ! que dites-vous, milord ?

BLEMER.

Vous me forcez à tenir ce langage... encore une fois, parlez, tout vous l'ordonne. — (*suppliant.*) Madame !...

(*Charles paraît au fond du théâtre.*)

LIDYA.

Eh bien !... je céderai, milord. — Lédy Welmore (trop célèbre par sa beauté pour que son nom vous soit inconnu) oubliant tout-à-coup ses promesses au comte de Lindsey, a qui elle devait un jour s'unir, conçut pour lord Seymours, avant son mariage, la passion la plus violente. L'indifférence qu'il eut pour ses feux, au lieu de les éteindre, ne fit que les irriter davantage. Le comte de Lindsey était alors absent : croyant que son amour était payé d'un retour sincère, il écrivait souvent à Lédy Welmore les lettres les plus tendres. Son portrait, fut, je l'augure, un don qu'il lui fit alors. — Il revint enfin, et ne tarda pas à s'appercevoir qu'il ne régnait plus dans ce cœur où il se croyait tant d'empire. Il en gémit souvent auprès de... (*elle va se désigner et se reprend.*) de Lidya, sa parente, la compagne de ses premières années, et la seule confidente d'un attachement que des intérêts puissans l'avaient obligé de cacher. Après de vains efforts pour se guérir, et sentant qu'il n'y réussirait que loin d'Edimbourg, il le quitta de nouveau. Son séjour dans cette ville fut l'époque du changement de lord Seymours envers sa femme ; son départ, celle du coup qui la frappa ; elle était loin

d'imaginer que son mari, jaloux, suspectait l'assiduité de son parent, près d'elle ; ce fut en la terrassant que la foudre l'éclaira. — L'œil enflammé de fureur, il entre un jour dans son appartement, lui demande ses clefs, ouvre son sécrétaire, y découvre aussi-tôt, dans un endroit retiré, un portrait de Lindsey, des lettres de sa main, vous savez l'effet qu'elles produisirent ; qui pouvait les y avoir placées ? à qui devaient elles appartenir ?

BLEMER, *avec feu.*

A Lédy Welmore.

LIDYA

Elle en eût la pensée.

BLEMER.

Je n'en douterai pas.

LIDYA.

Vous le croiriez ?

BLEMER.

Oui, c'est à la vengeance, à la jalousie, qu'elle doit ses maux.

LIDYA, *avec explosion.*

Grand dieu ! je te rends grace.

BLEMER.

Il va déjà remplir la moitié des vœux que vous lui adressiez en secret ; ceux d'une tendre mère.

LIDYA.

Comment, milord ?

BLEMER.

Bannissons une feinte inutile.

LIDYA, *à part.*

Me serais-je trahie !

BLEMER, *lui présentant Charles.*

Embrassez votre fils.

SCENE V.

LIDYA, CHARLES, BLEMER.

CHARLES, *se précipitant vers Lidya.*

Ma mère !

LIDYA.

Cher enfant !... cher enfant !...

CHARLES.

Que je suis heureux !

LIDYA.

Est-ce bien toi que je serre entre mes bras ?

CHARLES.

Oui, oui : c'est votre fils, qui vous rend justice, qui vous chérit.

LIDYA.

Moment délicieux !

CHARLES

Combien j'aurais voulu le hater !

LIDYA.

Ah ! qu'il me fait oublier de peines !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, HENRY,

HENRY, *au fond du théâtre.*

Que vois-je?

CHARLES, *courant à lui.*

Ton frère, Henry , ton frère.

LIDYA, *voyant l'irrésolution de Henry.*

Tu peux le reconnaître , Henry.

HENRY.

Mon cher Charles !...

CHARLES.

Doux embrassemens !

HENRY.

Ah ! maman , notre bonheur commence.

LIDYA, *au milieu de ses enfans.*

Mes enfans ! . . . je puis donc vous réunir sur ce sein qui vous a porté.

BLEMER.

Quel tableau !

HENRY.

Ne nous séparons plus.

CHARLES.

Jamais , jamais.

HENRY.

Aurais-je espéré ce changement !

CHARLES.

Je devrais t'en vouloir , Henry ; tu savais que j'étais ton frère , et tu me l'as caché.

HENRY.

Plains-moi plutôt ; je ne l'avais appris qu'après avoir fait la promesse de te le taire , et qu'il m'en a couté pour la tenir ! combien de fois n'ai-je pas été prêt à la violer malgré moi.

LIDYA.

O providence ! on reconnaît ta main.

BLEMER.

Oui : dans ses bienfaits , comme dans sa vengeance. Votre rivale , Lédy Welmore , en offre la preuve en ce moment. Lorsque je suis parti d'Edimbourg , les médecins s'étonnaient qu'elle vécut encore , étant dévorée , depuis quarante jours , par une fièvre d'un caractère affreux et inconnu jusqu'ici. Les accès d'un délire

effrayant ne se calment que pour faire place au sentiment des douleurs les plus aiguës, et sans doute aux reproches d'une conscience dont la voix n'est plus étouffée par les passions, et qui se voit au tribunal de celui que l'on ne peut tromper.

LIDYA.

Puisse-t-elle se repentir, et Dieu lui pardonner.

BLEMER.

Milédy, votre époux ne saurait être éloigné de ces lieux; déterminons, sans perdre de tems, les moyens que nous emploierons pour le désabuser. La vue de son fils et de sa patrie, après une si longue absence, ouvriront son ame à la sensibilité; ne laissons point échapper cette occasion propice.

CHARLES.

Pourrait-il résister à nos prières?

HENRY.

A nos larmes.

CHARLES.

Mon père n'est point inhumain.

HENRY.

Quand il nous verra tous les trois à ses pieds...

CHARLES, *l'interrompant.*

Nous serons bientôt sur son cœur.

LIDYA.

Serait-il à propos, milord, que je parusse tout-à-coup devant lui? étant aussi prévenu contre moi... Son premier mouvement... il me repousserait; ce serait trop hasarder.

BLEMER.

Oui; nous devons être prudents. Avant de vous montrer, je veux le préparer à cette entrevue. Mais j'oubliais, il ne revient pas seul; Wilson, qui l'accompagne, ne pourrait-il pas nous servir? Il a beaucoup d'empire sur son esprit.

LIDYA.

Quoi! sir Robert Wilson, son ancien ami?

BLEMER.

Lui-même.

LIDYA.

Dans le tems de mes malheurs, il en parut touché; je ne pense pas qu'il refuse de contribuer à les faire cesser.

BLEMER.

Ne prétendit-il pas à votre main? Il me semble avoir entendu parler de son attachement pour vous.

LIDYA.

Il est vrai, milord; mais après mon mariage, l'amitié remplaça dans son cœur un sentiment que le mien ne pouvait déjà plus partager, quand le sien fut atteint. Sa liaison avec milord Seymours acheva de me persuader que son changement n'avait rien de simulé.

BLEMER.

Il ne l'a pas quitté malgré le long séjour qu'il a fait hors de sa patrie. — Rassurez-vous, Milédy; nous réunirons nos efforts; lord Seymours nous entendra, et tout me dit que nous ne lui parlerons point en vain.

LIDYA.

Ah! ne m'en flattez pas. S'il fallait renoncer à cette illusion après l'avoir nourrie, je sens que j'en mourrais. (*elle prend la main de Charles.*) Charles, mon fils, si je suis rebutée par ton père, souviens-toi bien de ne point lui en vouloir; plains son erreur, allège ses ennuis, que sa volonté soit la tienne. (*avec effort.*) Ne me voit plus s'il l'éxigeait. Il me suffira d'occuper dans ton ame la place que je dois y remplir... Ah! s'il se peut, que ta tendresse lui tienne lieu de tout; je serai moins à plaindre en le sachant heureux.

CHARLES.

Dissipez ces sinistres pressentimens.

HENRY.

Il vous accueillera.

CHARLES.

Deux enfans, plaidant la cause de leur mère, doivent être secondés par le ciel.

BLEMER.

Je vois quelqu'un descendre de cheval à la grille. Retirez-vous à l'instant, Milédy, j'irai vous retrouver, nous nous concerterons.

LIDYA, *levant les mains au ciel.*

Mon Dieu! protège nous.

SCENE VII.

BLEMER, *seul.*

Infortunés!... oui, Dieu finira vos maux; et pour qui seraient donc ses bienfaits, si les êtres vertueux ne pouvaient y prétendre.

SCENE VIII.

BLEMER, WILSON, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

Milord, sir Robert Wilson. (*il sort.*)

BLEMER.

Vous voilà donc mon cher Wilson.

WILSON, *serrant la main à Blemer.*

Ah! milord...

BLEMER.

Après quatorze ans d'absence, on se revoit avec bien de la joie.

WILSON.

Je le sens vivement.

BLEMER.

Mais, où est lord Seymours ?

WILSON.

Encore en route. Le cheval l'incommode, il voyage dans sa chaise ; mon empressement me l'a fait devancer. Je le précède au moins d'une heure. Vos chemins sont épouvantables.

BLEMER.

Oui. Nous avons sur-tout, près d'ici, de bien mauvais pas. Je suis surpris qu'on ne lui ait pas indiqué le chemin de traverse. Cependant, je ne saurais être fâché de ce retard, il nous est favorable dans la circonstance actuelle.

WILSON.

Comment donc ?

BLEMER.

Nous avons besoin de causer ensemble. — Apprenez la rencontre la plus inattendue ! sa femme...

WILSON, *l'interrompant avec vivacité.*

Sa femme ?

BLEMER.

Que l'on croyait en France.

WILSON.

Eh bien ?

BLEMER.

Elle est ici.

WILSON.

Ici !

BLEMER.

Depuis l'instant de son divorce.

WILSON, *à part.*

Et je n'ai pu l'y découvrir !

BLEMER.

Ah ! cher Wilson, combien Seymours a de torts à réparer.

WILSON, *inquiet.*

Quoi !...

BLEMER.

Elle est innocente, mon ami.

WILSON.

Vous seriez sûr...

BLEMER.

Tout me porte à le croire, et j'espère qu'il ne nous sera pas impossible de le prouver.

WILSON.

De le prouver ? (*à part.*) On me démasquerait !

BLEMER.

Si votre ami persiste dans ses préventions après nous avoir entendus ; il est plus que barbare.

WILSON, *à part.*

Quel péril me menace !

BLEMNR.

Vous le persuaderez-vous ? sa malheureuse épouse consumant les beaux jours de sa vie dans la douleur, ne lui porte aucune haine ; il est toujours l'objet de ses vœux les plus ardens.

WILSON.

Trop heureux Seymours !

BLEMER.

Moi qui n'ai jamais vu, sans frémir, le divorce séparer ceux que l'hymen et la nature avaient unis, jugez ce que j'éprouve, quand mon ami, sa femme, ses enfans, en sont injustement frappés. (*avec chaleur prenant la main de Wilson.*) Ah ! nous les réunirons, nous les réunirons.

WILSON, (*avec une satisfaction feinte.*)

Cet espoir me ravit. (*à part.*) Il me poignarde.

BLEMER.

Ne vous reconnaissant pas d'aussi loin, Milédy s'est retirée à votre approche ; mais je vais la prévenir de votre arrivée, et du desir que vous aurez de lui être utile, n'est-ce pas ?

WILSON.

Croyez....

BLEMER.

Nous comptons sur votre zèle. Vous nous donnerez vos avis.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

WILSON, *seul avec emportement.*

Ah ! oui. Je vous donnerai des avis ; mais pour assurer à jamais votre perte, femme ingrate !... Insensé !... que dis-tu ?... Ne vois-tu pas l'abîme ouvert à tes pieds ?... Quoi ! je toucherais à ma chûte ?... je perdrais le fruit de mes succès ?... Seymours serait heureux ; Lidya serait heureuse, et moi qui l'adorai, qu'elle accabla de ses dédains, je le supporterais ?... Non. Les plus grands efforts seront inutiles, où je l'emporterai. — Comment se fait-il qu'elle ait échappée à mes recherches ? et quand je la retrouve, elle est prête à se justfier... (*avec rage.*) Je n'aurai donc pu la réduire ; ce dernier prix de mes travaux m'est donc à jamais interdit. — Cruelle ! tu fis mon désespoir, je veux du moins te le rendre avec usure. Depuis quinze ans j'ai la douceur de jouir de tes tourmens, et de ceux du rival que tu m'as préféré, ou soyons anéanti, ou joignons d'autres armées à ma vengeance. — Lédy Welmore, que n'ai-je tes conseils ! atteinte d'une injure semblable à la mienne, tu réunis tes coups aux miens ; aucuns d'eux n'a manqué le but ? si je succombe cette fois, ne m'en accuse pas, rien ne me coûtera pour en frapper de terribles.

SCENE X.

BLEMER, LIDYA, WILSON.

BLEMER, *conduisant Lidya.*

La voilà, cher Wilson.

WILSON, *à part.*

Toujours plus belle !

LIDYA.

Ah ! sir Robert, que votre présence est d'un heureux augure ! — Un intérêt bien précieux me la rend doublement chère ; combien elle me rassure ! L'amitié que vous m'avez toujours témoignée m'est le garant de votre appui. N'est-il pas vrai que je dois y compter ?

WILSON.

Ma satisfaction égalera la vôtre, Milédy, si je puis servir vos desseins.

LIDYA.

Je vous reconnais bien à ce discours ; je sais que vous n'avez jamais cessé de soutenir ma cause.

WILSON.

C'est toujours sans succès que je l'ai défendue ; mais...

BLEMER, *l'interrompant.*

Croiriez-vous, qu'ayant conçu des soupçons presque égaux à la certitude, Milédy, craignant de nuire injustement, les a plongés dans l'oubli.

WILSON, *avec empressement et inquiétude.*

Puis-je connaître l'objet de ces soupçons ?

BLEMER, *à Lidya.*

Milédy, la réserve à ses bornes ; avec qui devons nous l'écarter, si ce n'est avec Wilson ?

WILSON.

Votre confiance est fondée, milord, j'ose le dire.

BLEMER.

Sachez, mon ami, que Lédy Welmore...

WILSON, *l'interrompant*

Lédy Welmore !... vous ne m'étonnez pas. Je n'ai donc pas été le seul à la suspecter. Je pénètre le fond de cet abîme d'iniquité. (*à part.*) Tout est perdu, si je ne vois Seymours le premier. (*haut.*) J'en frémis d'horreur.

BLEMER.

Connaissez les moyens dont elle a fait usage.

WILSON.

Le tems presse, il faut mieux l'employer. Je ne crains point de m'égarer en voyant par vos yeux, en agissant d'après votre jugement.

BLEMER.

Eh bien ! mon ami, quel parti devons-nous prendre envers son époux ?

WILSON, *rêvant.*

Il faudrait . . . écoutez ce que j'imagine, peut-être l'approuverez-vous.

BLEMER.

Voyons.

WILSON.

Je reparts à l'instant ; j'attends Seymours à son passage, au village voisin ; sans affectation, je le dispose à goûter ce rapprochement. Nous arrivons, vous lui dévoilez la vérité, je vous seconde ; Milédy paraîtra, et j'en suis assuré, la raison, la tendresse le rendront à ses premiers liens.

LIDYA, *transportée.*

Tu reviendrais à moi, Seymours ! (*à Wilson avec doute.*) Ne me trompez-vous pas ?

WILSON, *troublé par l'application qu'il se fait de ces mots.*

Moi, vous tromper, Milédy ?

LIDYA.

Un espoir si flatteur....

WILSON.

Je le crois certain.

LIDYA.

Vous me comblez de joie.

WILSON.

Je partage déjà le sort heureux qui vous attend.

LIDYA, *avec sensibilité.*

Ah ! j'en suis persuadée.

BLEMER, *à Lidya.*

Et vous avez raison. On voit à son émotion l'intérêt qu'il y prend. Wilson, j'approuve votre projet.

WILSON.

Il faut qu'il soit exécuté sans délai.

LIDYA.

Que ne vous devrai-je pas, sir Robert.

WILSON.

Le plaisir de vous obliger...

BLEMER, *l'interrompant.*

Est au-dessus de tout, Milédy ; vous êtes acquittée ; pressez-vous de partir, mon cher Wilson.

WILSON.

Mon impatience est égale à la vôtre. (*à part.*) Courons assurer ma vengeance. (*Il sort.*)

SCENE XI.

BLEMER, LIDYA, FLEMING.

FLEMING, *à Blemer.*

Vos vassaux réunis, désireraient présenter leurs hommages à leur nouveau seigneur.

BLEMER.

Qu'ils paraissent. (*Fleming sort.*) Nos ames plus satisfaites pourront prendre part au plaisir qui les anime. (*Charles et Henry reparaissent sur la scène, et vont se placer près de Blemer et de Lidya.*

DIVERTISSEMENT.

(*Les montagnards écossais exécutent des combats et des luttes; ils se mêlent aux jeunes filles et forment des danses.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle du château, la porte du fond reste ouverte. A droite est un siège près d'une table.

SCENE PREMIERE.

FLEMING, *seul.*

Je ne comprends rien à ce qui se passe ici. Comment expliquer l'inquiétude qu'à manifesté madame Hervey, lorsque j'ai annoncé devant elle à mon maître, l'arrivée de milord Seymours, et surtout, quand j'ai ajouté, qu'ayant pris un chemin détourné pour éviter les mauvais pas, il n'avait point rencontré sir Wilson. « Quel contre-tems ! a-t-elle dit. Il m'accable. » et lui, baissant la voix. « Rassurez-vous, madame, rassurez-vous. J'espère » suppléer a ce qu'il aurait pu faire. Croyez qu'il ne faudra que » réveiller dans l'ame de Seymours, des sentimens qui ne peuvent y être éteints. » Puis, s'adressant à moi. « Fais monter » à cheval un de mes gens, Fléming, qu'il se hâte, et ramène » Wilson. A son retour, préviens-le que lord Seymours ayant » changé de route, est arrivé depuis quelque tems au château. » En vérité, plus je réfléchis à tout cela, plus je m'y perds; car je ne puis croire que madame Hervey et milord Seymours... Chut ! le voilà qui s'approche.

SCENE II.

FLEMING, BLEMER, SEYMOURS.

BLEMER.

N'oubliez aucuns des mes ordres, M. Fléming.

FLEMING.

Ils seront tous éxécutés, milord. (*il sort.*)

SCENE III.

BLEMER, SEYMOURS.

SEYMOURS.

Quel plaisir vaut celui de revoir sa patrie, ses amis; j'en fus éloigné trop long-tems.

BLEMER.

Votre voyage m'étonna peu. Vous aviez en France des affaires à régler; c'était d'ailleurs une distraction nécessaire dans la circonstance où vous étiez alors; j'entrai dans vos raisons; mais je n'ai jamais pu concevoir celles d'une aussi longue absence.

SEYMOURS.

Sa durée me surprend moi-même. Sans cesse tourmenté du desir de revoir ma patrie, et ceux qui m'y sont chers, j'ai cent fois été sur le point de partir, et toujours il s'est présenté des obstacles. J'avouerai cependant que mon existence n'était pas sans quelques charmes. Persuadé qu'en se rapprochant de la nature, on est plus près de la vertu, je m'étais retiré à la campagne, j'en suivais les travaux, quelquefois j'y prêtais la main. Ne vaut-il pas mieux cultiver paisiblement le sol qui soutient notre existence, que de risquer la tranquillité de sa vie au milieu d'un monde corrompu? Sa terre est rarement ingrate; (*avec amertume*) Les hommes le sont presque toujours.

BLEMER.

Quoi! Seymours, avec tant de philosophie, votre cœur n'a pu partager le calme de cette solitude?

SEYMOURS.

Blemer, l'esprit peut devenir philosophe; le cœur ne l'est jamais, tant qu'il reste sensible, et le mien... Oui, mon ami, je l'avoue à ma honte, il est encore brûlant d'amour, et saigne encore du coup empoisonné qu'il a reçu; mais écartons cet affreux souvenir... —Parlons de Charles... Il ne paraît point.

BLEMER, *avec un peu d'embarras.*

J'ai commandé qu'on l'avertisse; il faut, puisqu'il n'arrive pas, qu'il se soit éloigné du château.

SEYMOURS.

Cher ami, c'est à vos soins, pour sa jeunesse, que je devrai le peu de jours heureux qu'il m'est permis d'espérer.

BLEMER, *après une légère irrésolution.*

Seymours, le bonheur dont vous pouvez jouir, surpasse votre attente.

SEYMOURS.

Comment !

BLEMER.

C'est trop tarder à vous le faire connaître.

SEYMOURS.

Expliquez-vous.

BLEMER.

Vous n'avez rien perdu si vous voulez être juste.

SEYMOURS.

Que dites-vous, Blemer?

BLEMER.

Vous eûtes une épouse, deux enfans...

SEYMOURS, *l'interrompant.*

Une épouse ! quel pouvoir me la rendroit pure, et digne de ce nom ?— Deux enfans ! je n'en eus jamais qu'un, l'autre...

BLEMER

Arrêtez, mon ami ; cessez enfin d'outrager sa vertu.

SEYMOURS.

Sa vertu !... j'oublierais donc les preuves de son infidélité !

BLEMER.

Elles sont fausses.

SEYMOURS.

Les témoins...

BLEMER.

Ils étaient subordonnés. Une femme, je devrais dire un monstre, Lédy Velmore enfin, est l'auteur des forfaits dont votre épouse est la victime.

SEYMOURS.

Lédy Velmore !

BLEMER.

Son amour irrité s'est doublement vengé de vos mépris en frappant sa rivale ; elle vous était chère...

SEYMOURS.

Vous croirai-je ?... Ce portrait, ces lettres...

BLEMER.

Viennent d'elle ; Lindsey l'aima long-tems.

SEYMOURS.

Lui !... On cherche à vous surprendre.

BLEMER.

Le secret couvrit toujours leurs feux ; mais ils ont existé.

SEYMOURS.

Serez-vous dissuadé quand je vous dirai que chaque page de ces lettres fatales portent le nom de la perfide Lidya.

BLEMER.

Le nom de Lidya ! il n'importe, mon ami... Ne pensez pas qu'elle vous ait trompé. Est-elle seule à se nommer ainsi ?

SEYMOURS.

Quelle est votre intention en insistant ? voudriez-vous...

BLEMER.

Votre réunion : oui, je le dis hautement.

SEYMOURS.

Nous, réunis !... Un ami peut-il me donner ce conseil ! lui qui devrait combattre ma faiblesse si j'étais prêt d'y céder. Non : je ne me souillerai point d'une tache. Nos lois ont prononcé l'arrêt qui nous sépare, tant qu'il subsistera...

BLEMER, *l'interrompant.*

Il faut l'anéantir.

SEYMOURS.

Sur un soupçon invraisemblable ?... Fut-il fondé, de quel poids serait-il près de la certitude ? Hélas ! j'ai trop acquis celle des égaremens de ma coupable épouse.

BLEMER.

Non, Seymours, elle n'est point coupable. Puisqu'il vous faut des témoignages apparens, le ciel conduira mes recherches, il remplira mon attente, et nous en mettrons sous vos yeux. Mais, qu'il m'eut été doux de vous ramener à la justice par le sentiment de la vérité. — Une femme criminelle jouirait-elle de cette paix de l'ame qui n'est donnée qu'à l'innocence ?

SEYMOURS.

Non ; mais elle feindra d'en jouir pour abuser celui qu'elle veut rendre favorable à son entreprise.

BLEMER.

Feindra-t-elle aussi, pendant quinze années des regrets ignorés de son époux ?

SEYMOURS.

Qui vous assurera que c'est lui qu'on regrette, et non pas Lindsey ?

BLEMER.

L'attachement constant qu'elle a pour vous : s'il n'avait pas toujours existé, aurait-il triomphé d'une séparation qui ne lui laissait aucune espérance ?

SEYMOURS.

Vous croyez à la sincérité de celle qui, même en trahissant son mari, lui jurait un amour éternel ? — On se lasse de l'opprobre, on voudrait paraître injustement inculpée, et, pour y parvenir, on prodigue les fausses protestations, on épuise la calomnie.

BLEMER.

Cessez, cessez ! Ce que j'avance ici vient de moi seul. Si votre épouse en eut la pensée, elle sut résister au desir de la répandre, et j'ai plutôt arraché qu'obtenu les lumières que j'ai acquises.

SEYMOURS, *inquiet.*

A-t-elle vu mon fils ?

BLEMER.

Oui ; mais craignant de vous déplaire en partageant sa tendresse, elle a réprimé les transports qu'éprouve une mère à la vue d'un enfant qu'elle ne croyait jamais revoir, et vous sacrifiant des droits aussi chers qu'ils sont légitimes, elle s'éloignait sans l'avoir embrassé.

SEYMOURS, *ému.*

Sans l'avoir embrassé !...

BLEMER.

Le ciel n'a pas voulu que cet effort sublime demeurât sans récompense ; votre fils a découvert ce qu'elle avait voulu lui cacher.

SEYMOURS.

Vous me soulagez... Et que lui a-t-elle dit alors ?

BLEMER.

De n'avoir d'autres volontés que celles de son père ; exigea-t-il qu'il ne la revit jamais ; de plaindre son erreur au lieu de le condamner ; de lui faire oublier enfin, par ses sentimens et ses caresses, qu'autrefois il fut peut-être plus heureux.

SEYMOURS.

L'oublier !... ah ! ..

BLEMER.

Elle me répétait encore à l'instant...

SEYMOURS, *vivement.*

Elle serait ici ?

BLEMER.

Vous pouvez en être entendu.

SEYMOURS.

Lidya près de moi !... Seymours !... maîtrise cet élan, où t'emporterait-il ?

BLEMER.

Pourquoi le réprimer ? c'est un tribut sacré.

SEYMOURS.

Mon ami, elle vous répétait, disiez-vous à l'instant ?...

BLEMER.

Combien votre repos était au-dessus de son propre intérêt. Si vous croyez, me disait-elle, le troubler en lui parlant de nous ; je renonce au généreux dessein que vous avez formé. Ah ! loin de moi celui de nuire à sa tranquillité. Si mon existence est un fardeau qu'il supporte avec peine, détruisez l'idée qu'il en conserve ; persuadez-lui, que son épouse, que son dernier fils sont au tombeau ; ne soyez point arrêté par la pensée de mes souffrances : ce dernier sacrifice ne sera pas sans quelque douceur ; j'aurai fait encore quelque chose pour le bonheur de Seymours.

SCENE IV.

BLEMER, SEYMOURS, WILSON.

WILSON, *au fond du théâtre, les observe et dit à part.*

Arriverais-je trop tard ? Il paraît ébranlé.

BLEMER, *à Seymours.*

Est-ce à l'émotion que je dois attribuer votre silence ?... Vous semblez attendri... Dieu clément ! vous exaucez donc ma prière.

WILSON, *à part.*

Qu'ai-je fait en m'éloignant !

BLEMER, *continuant.*

Ne laissez pas votre ouvrage imparfait. (*appercevant Wilson.*) Cher Wilson, achevez d'assurer notre victoire ; je vais rendre la vie à trois infortunés qui n'osaient se la promettre. (*Il sort.*)

SCENE V.

SEYMOURS, WILSON.

WILSON, *à part.*

Nous voilà seuls ; mettons à profit cette faveur du sort.

SEYMOURS.

Eh bien, Wilson, vous connaissez donc les projets de Lidya, de Blemer, vous voulez les seconder ?

WILSON.

Le pensez-vous, milord ? me faites-vous cette injure ? Non, non : jugez-moi mieux. Si j'ai feint de céder à leurs instances, était pour pénétrer plus avant dans leurs secrets, et pouvoir ous éclairer plus sûrement sur le piège honteux qu'ils cherchent à vous tendre. Sans doute ils emploieront tous leurs efforts pour éblouir votre raison, pour émouvoir votre cœur ; c'est à vous de savoir s'ils doivent l'emporter sur des faits soumis à la discussion d'un tribunal éclairé, et reconnus certains après un examen sévère.

SEYMOURS.

Blemer, veut me prouver...

WILSON, *l'interrompant.*

Je sais ce qu'il a pu vous dire : mais, plus j'approfondis ses suppositions, moins j'y trouve de probabilités.

SEYMOURS.

J'en ai senti le vuide, et cependant il m'entraînait. Il m'a peint avec tant de chaleur les vertus de Lidya, il m'en a donné des exemples si touchans !

WILSON.

Admettons qu'ils soient véritables : effaceront-ils aux yeux des hommes les fautes du passé ? Si leur estime était moins nécessaire, que nous vécussions pour nous seuls, que je fusse moins votre ami, prêtant du poids à des présomptions, je pourrais vous por-

ter à leur donner une croyance entière ; mais l'intérêt de votre honneur m'anime ; je dois vous armer de fermeté pour sa défense ; préservons-le, Seymours, d'une atteinte aussi funeste ; ne croyez pas pourtant que je suppose à lord Blemer l'intention de vouloir le ternir, son motif est louable ; si quelque chose est à blâmer en lui, c'est son aveugle confiance ; mais l'adroite enchanteresse aura su fasciner ses regards. Il faut excuser l'emportement de son zèle. Autrefois, tous les deux aussi nous fûmes abusés, nous la crûmes sincère.

SEYMOURS.

Ah ! cher Wilson ! qu'un ami tel que vous est un don rare et précieux ! Sans vos sages avis, qui sait où je me serais arrêté ? — Je l'avouerai, en détrnisant la chimère qui m'avait un instant séduite, vous avez déchiré de nouveau la blessure que mon illusion commençait à fermer ; mais je vous en sais gré. Le danger était pressant, mon honneur était menacé, c'était votre devoir ; je reconnais le mien. Ne craignez plus rien maintenant, j'ai repris ma force et mon courage.

WILSON.

Pour un moment peut-être.

SEYMOURS.

Pour toujours.

WILSON.

Vous le croyez ?

SEYMOURS.

Je vois trop quelle eut été ma honte.

WILSON.

Soyez plus défiant. Je connais votre facilité. Il n'est qu'un seul moyen pour vous soustraire au péril.

SEYMOURS.

Quel est-il ?

WILSON.

La fuite.

SEYMOURS.

Sans avoir vu mon fils ?

WILSON.

Songez-vous qu'il conspire aussi contre votre gloire ?

SEYMOURS.

Je ne puis m'y résoudre.

WILSON.

En restant, votre perte est assurée.

SEYMOURS.

Cruel ami ? pensez-vous...

WILSON, *l'interrompant.*

Je pense à vous écarter de ce dangéreux écueil, à vous sauver d'une chûte avilissante.

SEYMOURS.

Ecoutez le cri de la nature !

WILSON.

C'est lui sur-tout que je redoute : dans la bouche d'un fils qui veut servir sa mère, il vous subjuguera.

SEYMOURS.

Votre voix...

WILSON, *l'interrompant.*

Ne sera plus entendue. Milord, décidez-vous, il est encore temps de vous éloigner ; bientôt vous n'en serez plus maître.

SEYMOURS, *avec effort.*

Allons ! je m'abandonne à vous ; mais hélas ! qu'il m'en coûte !

WILSON *prêt d'entraîner Seymours, apperçoit venir Blemer et les deux enfans.*

Dieu !... les voici ; nous avons trop tardé. Prouvez-moi donc, milord, que je devais croire à vos promesses.

SEYMOURS.

Je vous fais le serment d'être digne de vos conseils.

SCENE VI.

CHARLES, BLEMER, HENRY, SEYMOURS, WILSON. *L'inquiétude de Wilson est extrême ; il se compose quand Blemer le regarde, et semble partager ses sentimens.*

BLEMER.

C'est à vous qu'il est permis d'être orgueilleux de ses enfans ; Seymours, voilà vos fils.

SEYMOURS, *se détournant.*

Mes fils !

CHARLES et HENRY, *se jetant à ses pieds.*

Mon père !

SEYMOURS.

Qu'on éloigne de moi celui qui s'est flatté d'usurper ce nom.

CHARLES.

Nos droits y sont égaux.

BLEMER.

D'où vient ce changement subit ?

SEYMOURS.

Qu'il cherche ailleurs son père.

HENRY.

Nous sommes tous les deux vos enfans.

SEYMOURS.

Je n'ai qu'un fils.

BLEMER.

Quoi ! Seymours...

SEYMOURS.

Levez-vous, répondez. Lequel des deux est Charles ?

CHARLES.

S'il se nommait, il proscrirait son frère.

HENRY.

C'est la première fois qu'il presse vos genoux. Ah ! souffrez, si ce doit-être la seule, qu'il jouisse un instant de son bonheur.

SEYMOURS.

Levez-vous, je l'ordonne. Blemer, je vous ai confié mon fils, c'est à vous que je le redemande.

BLEMER.

Malheureux Seymours ! je croyais vous avoir amené à des sentimens d'équité ; je croyais avoir touché votre ame ; seriez-vous assez ennemi de vous-même et de votre sang pour le méconnaître, et vous frustrer des plus douces jouissances?— osez faire un choix. (*Seymours regarde alternativement ses deux enfans et se couvre le visage de ses mains.*) votre indécision est l'œuvre de la nature ; ne vous attendez pas que j'en trahisse la cause.

CHARLES.

Ah ! puissiez vous long-tems encore ignorer lequel des deux est Charles. Nous nous sommes promis de vous le déguiser jusqu'au moment où nous aurons une égale part à votre affection. Laissez Henry la mériter, laissez lui combattre le soupçon injurieux qui voudrait le bannir du cœur de son père.

(*Lidya paraît dans la pièce du fond.*)

SEYMOURS.

Le soupçon injurieux ! plut au ciel, que la cause en fut moins réelle !

HENRY.

Elle n'est qu'apparente. Ma mère fut toujours fidelle à ses devoirs.

CHARLES.

Permettez lui de paraître devant vous.

SEYMOURS.

Jamais.

HENRY.

Jamais !

LIDYA, *pousse un cri douloureux.*

Ah ! ! !

HENRY.

Révoquez cette défense. Que son désespoir vous fléchisse.

CHARLES.

L'entendez-vous gémir ?

HENRY.

Elle attendait que votre voix l'appellât, lorsque vos refus ont frappés son oreille.

CHARLES.

Ah ! rendez-vous ; voyez ses maux !

HENRY.

Voyez les nôtres.

CHARLES.

Si vous la repoussez, elle perd un fils, un époux.

HENRY.

L'un de nous est privé de son père.

CHARLES.

Et l'autre est privé d'elle.

(Wilson fait un signe à Seymours pour l'affermir dans sa résistance.)

SEYMOURS, *surmontant son attendrissement.*

Non, non : rien ne me fera changer.

BLEMER.

Est-ce bien vous qui parlez, Seymours ? je vous croyais humain, généreux...

SEYMOURS.

Blemer ! est-ce bien vous qui me cachez mon fils ?

BLEMER.

Si vous n'étiez point aveuglé, vous me rendriez grace.

SEYMOURS.

De tels moyens, loin de me ramener, sont faits pour m'irriter sans retour. Vois le désordre où tu me jette, fils ingrat ! ta résolution n'en sera-t-elle point ébranlée ? si l'amour de ton père n'est rien pour toi ; redoute au moins sa haine.

HENRY, *avec explosion.*

O ciel ! que dites-vous ! voilà Charles, voilà Charles. C'est moi qui suis Henry.

CHARLES, *avec fermeté.*

Il vous trompe, c'est moi.

HENRY, *à Charles.*

Tu ne dois plus résister, Charles. Voudrai-je t'exposer au courroux de ton père, à la perte de sa tendresse ! Ah ! j'en sens trop le prix.

CHARLES, *à Seymours.*

Ne vous laissez pas abuser par ce langage ; (*montrant Henry.*) voilà Charles, c'est lui.

HENRY, *montrant Charles.*

C'est lui.

SEYMOURS.

Lequel croirai-je ?

CHARLES.

Moi.

HENRY.

Moi.

CHARLES.

Moi, vous dis-je.

BLEMER.

Pourriez-vous préférer l'un à l'autre ? embrassez les tous les deux.

(Wilson tremble que Seymours ne cède ; il redouble ses signes.)

BLEMER

Ne sentez-vous pas vos entrailles émues ?

SEYMOURS.

L'honneur qui règle ma conduite, m'éclaire aussi sur votre stratagème : n'en espérez aucun succès.—Pour la dernière fois, mon fils, je vous appelle encore ; faites vous enfin connaître, où craignez tout de mon ressentiment.

SCENE VII.

BLEMER, HENRY, LIDYA, CHARLES, SEYMOURS, WILSON.

(*Dans le cours de cette scène, Wilson prend différentes fois la main à Seymours et la serre avec force pour le rappeler à lui. Il lui parle du geste et des yeux.*)

SEYMOURS.

Que vois-je ?... Lidya !...

LIDYA, *sa démarche est chancelante et sa voix altérée.*

Rassurez-vous, Seymours ; je renferme en moi ma douleur ; vous n'entendrez point de plaintes importunes. Si j'ose enfreindre vos défenses, c'est pour faire cesser l'indécision ou vous êtes. Connaissez Charles ; le voilà. Henry vous a dit la vérité. (*à Blemer.*) Milord, était-ce la suivre mes intentions ? (*à Seymours.*) Croyez, Seymours, que je suis bien éloignée d'autoriser une semblable résistance. — Je vois que ma présence vous est pénible à soutenir... La vôtre m'est bien chère !... Mais, je dois m'oublier, et je vous sacrifie le seul plaisir que depuis quinze années, je desirais goûter encore. (*Elle va pour sortir.*)

SEYMOURS, *l'arrêtant.*

Demeurez un instant, Milédy. — A l'époque où nous nous séparâmes, je vous pressai d'accepter la portion de mes biens que nos loix vous accordent ; vous la refusâtes obstinément, et vous disparûtes. Je vous ai vainement cherchée ; puisque je vous retrouve aujourd'hui ; souffrez que je renouvelle mes instances.

LIDYA.

Partager vos biens, après avoir perdu votre estime ? Non, milord.

SEYMOURS.

Ils sont à vous.

LIDYA.

Par l'arrêt fatal du divorce... Ce fut celui de mon malheur.... Je n'ai besoin de rien pour me le rappeler.

SEYMOURS.

Eh bien ! acceptez-les comme un don.

LIDYA, *avec dignité.*

Milord, je vous suis maintenant étrangère ; ne m'humiliez pas.

BLEMER.

Il est d'autres biens qui lui sont plus légitimement dus ; ce sont

ceux-la qu'il faudrait lui offrir. Tu te tais homme injuste et cruel.

LIDYA, *à Blemer.*

Ah ! de grace ! milord...

BLEMER, *à Lidya.*

Eh quoi ! lorsqu'il vous traite sans pitié, vous appréhenderiez pour lui des reproches mérités ?

CHARLES, *suppliant.*

O mon père, mon père !

BLEMER, *à Seymours.*

Cessera-tu d'opprimer ton épouse ?... ne crains-tu pas qu'après sa justification, elle ne soit inflexible à son tour ?

LIDYA.

Moi !... du ressentiment !... Le desir de me réunir a lui, ne remplirait-il pas mon cœur tout entier ?— Adieu, Seymours ; reçois les vœux de Lidya ; ils ont toujours été pour toi. Sois heureux : que dieu détourne sur elle les maux qui pourrait t'atteindre. Ah ! sur-tout, ne ressents jamais ceux qu'elle éprouve. — Mon innocence se découvrira peut-être un jour ; si je n'existais plus alors, souviens-toi de Henry. (*Elle le fait mettre à genoux.*) C'est aussi ton enfant, j'en atteste le ciel. — Que ma mémoire ne porte avec elle en ton ame aucun sentiment prénible. Un seul de tes soupirs suffira pour expier tes torts ; ils doivent retomber sur nos ennemis. Tout dépose contre moi, je ne dois pas t'accuser d'injustice. Je crois... oui, laisse-le moi croire, que tu voudrais me voir justifiée ; que tu m'aimerais encore... quel trouble t'agite ?... Seymours !... serais-tu touché de mes tourmens ?... tu ne me réponds rien ?... cache-moi donc aussi tes pleurs que je n'ose essuyer.

HENRY, *soutenant Lidya.*

Refusez tout au pauvre Henry ; mais ne donnez pas la mort à sa mère.

CHARLES, *à Seymours.*

Voyez qu'elle est sa peine ; bientôt elle y succombera.

BLEMER.

Seymours !

SEYMOURS, *bas à Wilson.*

Ami, soutient ma résolution.

WILSON, *de même.*

Vous vous exposeriez à rougir !

BLEMER.

Eh bien, Seymours ?

SEYMOURS, *les premiers mots d'une voix mal affermie.*

Qu'attendez-vous de moi ?... N'ai-je pas déjà prononcé ? Je ne me rendrai qu'à des preuves. — Vous m'avez attendri, mais vous ne m'avez pasconvaincu.

BLEMER.

Barbare !

LIDYA, *tendant les bras à Charles.*

Adieu, mon fils.

CHARLES, *voulant se jeter du côté de sa mère.*

Ma mère !

SEYMOURS, *le retenant.*

Charles !

LIDYA.

Infortunée !

BLEMER, *à Seymours.*

Tu blesses mes regards.

WILSON, *à part.*

Je triomphe.

SCENE VIII.

CHARLES, SEYMOURS, WILSON.

CHARLES, *à Seymours.*

Vous m'empêcheriez de suivre ma mère ?

SEYMOURS.

Toi, me quitter, Charles !

CHARLES.

Dois-je plutôt la délaisser ? Sa détresse est au comble.... qui la consolera, si ce n'est pas son enfant ?

SEYMOURS.

Me crois-tu plus heureux qu'elle ?

CHARLES.

Vous pourriez l'être, et mettre fin à nos souffrances.

SEYMOURS.

Que n'est-il vrai !

CHARLES.

Il suffit d'un seul mot.

SEYMOURS.

Un jour, tu me loueras d'une sévérité dont tu sauras mieux apprécier la cause.

CHARLES.

Je donnerais mon sang, ma vie, pour que vous l'abjuriez.

SEYMOURS.

Tu m'accables !

CHARLES, *avec fermeté.*

Je vous le dis, mon père, ou cédez, ou ne m'arrêtez plus.

SEYMOURS.

Enfant dénaturé ! tu m'abandonnerais ?

CHARLES.

Ma mère est plus à plaindre que vous, peut-être, elle m'adresse en cet instant un reproche semblable ; et je balance encore ? Non ; je ne balance plus.

SEYMOURS.

Ne crois pas m'échapper.

CHARLES, *sortant précipitamment.*

Vous viendrez donc m'arracher de ses bras.

SCENE IX.

SEYMOURS, WILSON.

SEYMOURS.

Charles !... Charles !... il me fuit. Ah ! dieu ! quelle fatalité nous a conduit dans un lieu si funeste à mon repos !

WILSON.

Qui peut vous y retenir ? M'en croirez-vous, milord ; partons à l'instant.

SEYMOURS.

A l'instant, Wilson ?

WILSON.

Vous vous préparez, en restant, une lutte pénible ; votre chûte en peut être la suite. Voulez-vous perdre le fruit de vos efforts ?

SEYMOURS.

Et mon fils, que je laisse ?

WILSON.

C'est sur-tout à votre éloignement qu'il sentira sa faute ; soyez sûr qu'il cherchera plutôt à la réparer.

SEYMOURS.

Si vous le pensez, Wilson, je vous laisse ordonner notre départ ; car je le sens, la prudence l'exige.

WILSON, *sortant.*

Je vais en hâter les apprêts.

SCENE X.

SEYMOURS, *seul.*

Sort impitoyable ! je croyais avoir lassé ta rigueur, et tu n'as retardé tes derniers coups que pour les rendre plus terribles ; c'était pour m'arracher mon fils, que tu me rapprochais de lui. — Tu dois être content ! il ne te reste plus d'endroits à frapper. — Est-ce elle que j'ai vue ?... Est-ce ma criminelle épouse ? Qui la soupçonnerait capable d'un parjure ?... Lidya, que ne puis-je croire à tes sermens !... pourquoi ces dehors de vertu sont-ils autant d'artifices !... Mais, non. La feinte n'a point ce caractère de candeur et de vérité... La vérité !... n'a-t-elle pas guidé nos juges ?... Mes combats renaîtraient !... affreuse alternative ! Si je te justifie, Lidya, je dois me condamner ; tu es coupable, ou je suis un monstre. (*avec désespoir.*) Aurai-je le courage de supporter une existence odieuse ? Que m'offre l'avenir ? De toutes parts, une perspective effrayante.... Grand dieu ! c'est donc pour la douleur que tu m'as fait naître ; prête au moins à son amertume un poison plus actif. Délivre moi du jour.

(*Il tombe accablé sur un siège, et s'appuie sur la table.*)

SCENE XI.

BLEMER, SEYMOURS.

BLEMER.

Comme il est absorbé !... il pleure !... Seymours, vous versez loin de nous des larmes de désespoir, quand vous en devriez répandre de joie, dans le sein d'une tendre épouse.

SEYMOURS.

Votre zèle inconsidéré, ne m'est-il pas assez nuisible, Blemer? avez-vous résolu d'augmenter encore mes ennuis? accordez-moi la paix.

BLEMER.

C'est la paix du cœur que je veux vous donner. — Je viens de réfléchir ; je me suis retracé votre conduite et celle de Wilson. Porterait-il obstacle au retour que vos premières dispositions m'avaient fait espérer? Quels discours vous a-t-il tenu lorsque je vous ai laissé seul avec lui?

SEYMOURS.

Ceux que je devais attendre d'un ami que ma gloire intéresse.

BLEMER.

Je le vois, il vous égare; disons mieux, il vous trompe.

SEYMOURS.

Quoi, Blemer! Votre intégrité se démentirait-elle? — Si l'amitié que je porte à Wilson ne suffit pas pour le mettre à l'abri de vos offenses, respectez en lui l'honnête homme.

BLEMER.

L'honnête homme !... Je prendrai sa défense avec autant d'ardeur que j'en mettrai à démasquer l'homme astucieux.

SEYMOURS.

Blemer !

BLEMER.

On doit nommer ainsi, celui qui ne cherche à gagner la confiance que pour la trahir.

SEYMOURS.

Wilson devait-il ?...

BLEMER, *l'interrompant.*

Il devait être franc. Sa façon d'agir autorise mes doutes sur la pureté de ses intentions. Le voici : je ne tarderai pas davantage à les vérifier ; s'ils sont sans fondement, il pourra du moins les détruire. Mon attaque différente de la sienne, est toujours découverte.

SEYMOURS.

Vous oseriez !...

BLEMER, *l'interrompant.*

Tout, pour vous rendre à vos devoirs. Laissez-moi lui parler.

SCENE XII.

BLEMER, SEYMOURS, WILSON.

WILSON, *sans voir Blemer.*

Tout est prêt, milord ; partons. (*appercevant Blemer.*) O fâcheuse rencontre !

BLEMER, *à Wilson.*

Que signifie le trouble où vous jette ma présence ?

WILSON.

Moi !... du trouble, milord ?

BLEMER.

Vous chercheriez en vain à le cacher... Vous êtes embarrassé, interdit même. Ce maintien convient peu à celui qui ne fait que le bien.

WILSON.

On peut y parvenir par des moyens différens, et je suis étonné...

BLEMER.

Wilson, vous avez feint de vouloir nous servir ; était-ce pour nous nuire avec plus de sécurité, avec plus d'avantages ? Ce n'est pas sans raison que vous employez le déguisement. Voyons, quels sont vos motifs ? Parlez, faites-les moi connaître ; s'ils doivent m'éclairer, pourquoi les avoir tenus secrets ? Serais-je moins que vous l'ami de Seymours ? Son honneur me serait-il moins cher ?

WILSON.

Suspendez vos reproches, et croyez...

BLEMER, *l'interrompant.*

Rien ne peut excuser votre dissimulation. Vous m'avez exposé à commettre une faute, où vous faites une injustice.

WILSON, *après un moment de réflexion.*

Je ne puis donc plus me taire ?

BLEMER.

Vous ne le devez point.

WILSON, *avec un effort simulé.*

Je le sens à regret ! — Faut-il confirmer hautement les écarts d'une femme qui se repent et que je plains.

BLEMER.

Il faut être vrai.

WILSON.

Qu'il m'en coûte !... Eh bien ! si j'en crois le rapport de mes yeux, je prononcerai contre elle.

SEYMOURS, *douloureusement.*

Ah !

BLEMER.

Et vous me laissiez agir en sa faveur ?

WILSON.

J'imaginais, en partant, pouvoir accorder ce que je devais à

l'amitié et à l'infortune. Je détournais lord Seymours d'arriver jusqu'ici, et je laissais à Milédy, avec vos consolation, une lueur d'espoir.

BLEMER.

Cette démarche était bien peu conséquente ; car vous deviez vous attendre à me voir protéger, tot au tard, une personne que j'estimais autant.

WILSON.

Son état m'a tellement affecté, que je n'ai pu prendre la résolution de lui enlever sa chimère. Peut-être aurais-je mieux fait de moins écouter ma sensibilité ; je ne m'en défends pas.

BLEMER.

Mais vous m'avez trouvé seul dans le premier instant ; ne pouviez-vous m'instruire alors ?... votre sensibilité n'était point encore émue. — Wilson, faites un choix : ou satisfaites-moi par un aveu sincère, ou craignez que dévoilant un jour le fond de vos menées, je ne leur donne un éclat manifeste. Je tiens le premier fil de cette horrible trame, il suffira pour me guider. Tremblez alors. Vous vous troublez ?

SEYMOURS.

Répondez, Wilson.

SCENE XIII.

BLEMER, FLEMING, SEYMOURS, WILSON.

FLEMING, *une lettre à la main.*

Milord, un de vos gens arrive en ce moment d'Edimbourg, il en apporte ce paquet qu'un ministre de la religion lui a remis peu d'heures après votre départ, en lui recommandant expressément de vous le rendre au plutôt. (*il sort.*)

SCENE XIV.

BLEMER, SEYMOURS, WILSON.

BLEMER, *après avoir ouvert le paquet.*

Lisons. (*il lit.*) « Lédy Velmore, à ses derniers momens, » m'a chargé, milord, de vous faire tenir la lettre ci-jointe, qu'elle » vous prie de remettre à lord Seymours aussitôt son arrivée. » Elle a cru ne pouvoir mieux s'adresser qu'à son ami, pour qu'elle » lui fut rendue fidèlement et sans délai. » (*à Seymours, en lui présentant la lettre.*) Voyez.

SEYMOURS, *lit avec agitation.*

» Consumée par la maladie et les remords, je n'existerai plus » sans doute quand vous lirez cet écrit. Apprenez, Seymours, » avec mon crime, l'innocence de votre épouse. » (*il s'écrie.*) Son innocence !

WILSON, *à part.*

O rage !

BLEMER.

Bonheur inespéré !

SEYMOURS, *continuant de lire.*

» Ces lettres qui vous jetèrent dans l'erreur me furent écrites » par Lindsey. Le nom de Lidya qui l'affermit, est celui que je » portais aussi dans ma jeunesse, et dont-il se plaisait à m'ap- » peler. Je ne suis pas la seule que l'amour ait égarée ; Wilson » servit ma vengeance. » (*il porte la main à son épée.*) Traître !

BLEMER, *le contenant.*

Arrêtez !

WILSON, *avec fureur.*

Oui : c'est moi qui semai dans ton cœur le premier soupçon ; qui le confirmai en plaçant le portrait et les lettres de Lindsey au nombre des papiers de ta femme ; ce fut par mes avis que tu les découvris. — Tu m'avais ravi celle que j'adorais ; je te forçai d'y renoncer en te couvrant d'opprobre ; je sus me dédommager en t'éloignant de ta patrie, de tes amis, de ton fils ; en nourrissant sans relâche en ton ame, et l'amour et le désespoir. Aujourd'hui, tu me crois anéanti ; eh bien ! je me venge encore. N'es-tu pas tourmenté du récit des excès que je t'ai fait commettre ? Adieu : je m'attends à ta colère, j'en brave les effets ; s'ils m'atteignent, ils me délivreront d'un suplice insupportable ; celui de te voir posséder un bien qui m'était dû.

BLEMER, *à Wilson.*

Fuis, misérable ! dans peu tu subiras le châtiment qu'on reserve aux forfaits.

SCENE XV.

SEYMOURS, *consterné*, BLEMER.

BLEMER.

Lidya, je vais donc dissiper les angoises mortelles où ton cœur est en proie. (*il sort en regardant Seymours.*)

SCENE XVI.

SEYMOURS, *dans l'égarement.*

Veillai-je ?... était-ce là Wilson ?... mes esprits égarés... ce fantôme hideux me poursuivrait-il encore ? . . . Où suis-je ? . . . Ah ! malheureux Seymours ! ce n'est point un songe . . . il était là... là... sa voix fait retentir encore ces lieux !... il vient de déchirer le bandeau qu'il m'avait attaché. Il vient de me montrer les victimes que j'ai frappées dans mon aveugle transport... infâme !...ton sang est trop peu pour expier tes crimes... Blemer !... O mon ami !... il m'abandonne !... je l'ai bien mérité. Oui, oui : Point de pardon pour celui qui fût inexorable. Je ne suis plus digne du nom d'ami, d'époux, de père... Le fléau de la vertu ne doit plus gouter de bonheur. Où pourrai-je, hélas! le trouver ?

SCENE XVII ET DERNIERE.

BLEMER, CHARLES, LIDYA, SEYMOURS, HENRY.

LIDYA, *à Seymours.*

Dans mes bras, mon ami.

SEYMOURS.

Lidya !

LIDYA.

Cher époux !

SEYMOURS.

Vous devez m'abhorrer.

LIDYA.

Pourrais-tu le croire ?

CHARLES et HENRY, *s'empressant autour de lui.*

Mon père !

SEYMOURS.

Mes enfans ! c'est à la pitié que je dois ces caresses ?

LIDYA, CHARLES, HENRY.

A l'amour le plus vrai.

SEYMOURS.

Votre persécuteur, oserait-il s'en flatter ?

LIDYA.

Tu me fus toujours cher.

SEYMOURS, *à Lidya.*

Combien ton indulgence accroît mon repentir. (*à Blemer.*) Ah ! mon ami. Quelles utiles leçons son exemple et le mien doivent donner aux hommes ! puissent-ils aussi vous prendre pour modèle.

BLEMER.

Famille intéressante !... je vous ai donc réunie ! si l'on savait combien ma récompense est douce, on ne s'écarterait jamais de ce qu'on doit à l'amitié.

(*La toile tombe.*)

FIN.

Les administrateurs qui voudraient monter cet ouvrage
faire de dépense pour les costumes et les ballets, le pourront f
ment. Au lieu de reculer l'époque de l'action au tems d'Éd
ce que l'on a fait pour rendre les costumes plus piquants, on
le rapprocher de nos jours; et si l'on voulait supprimer les
tissemens, on aurait qu'à ôter du rôle de Fleming, scène pre
et deuxième, ce qu'il dit, de la réception que les vasseau
Blemer lui préparent, et supprimer la dernière scène du
mière acte, ainsi que celle du second. De même que ces mo
Lidya à la fin de son monologue, acte premier, scène
(*mais voici Charles et Henry, pourquoi ce retour précipi*
Il faudrait aussi que Charles, en ouvrant le deuxième act
lieu de dire, *votre mère persiste à vouloir nous quitter*, dit, *
mere veut nous quitter.

Fautes essentielles à corriger.

Page 5, ligne 28, *lisez*, Lédy, ce mot doit se prononcer
page 6, ligne 15, *lisez*, Milédy.
page 8, ligne 18 et 20, *lisez*, de lord.
page 9, ligne 3, *lisez*, quittés.
page *idem*, ligne 16, *lisez*, et te croit.
page *id.* ligne 17, pourrais-tu, au lieu de pourras-tu.
page 13, ligne 19, *lisez* aimée.
page 14, ligne 24, *lisez*, le mépris; celle de l'estime; l
reté, celle du tendre amour.
page 15, ligne 22, *lisez*, je ne désirais, au lieu, de dési
page *idem*, ligne 25, *lisez* à l'armer, au lieu de, allarme
page *idem*, ligne 36, *lisez*, avoir entendue; au lieu de avo
tendu.
page 16, ligne 7, *lisez*, le croire, au lieu de la croire.

PQ
1973
D27L5

[Decourty]
Lidya Seymours

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 15 01 13 020 2